

Roch-Olivier Maistre,
Président du Conseil d'administration
Laurent Bayle,
Directeur général

Du mardi 11 au dimanche 16 septembre 2012
Cycle **Mémoires au présent L'Algérie**

MOUVEMENT.NET Le site indispensable

Rue89



Vous avez la possibilité de consulter les notes de programme en ligne, 2 jours avant chaque concert,
à l'adresse suivante : **www.citedelamusique.fr**

Cycle Mémoires au présent / L'Algérie

Regard sur l'histoire d'un pays damné

2012 est l'année du cinquantenaire de l'indépendance de l'Algérie. Cinq concerts, trois films et un forum donnent à entendre l'avant et l'après : le colonialisme, Abd el-Kader, le chaâbi, le raï, la chanson kabyle d'Aït Menguellet...

En 1962, dans l'euphorie de l'indépendance, le pouvoir avait ouvertement appelé à la composition d'odes à la gloire des combattants du 1^{er} novembre 1954, date du déclenchement de la lutte armée contre le colonialisme, et des transformations « révolutionnaires » promises pour le pays. Le cinéma subira les mêmes pressions car, à l'exception de *La Bataille d'Alger* et de nombreux documentaires de René Vautier, il ne pouvait y avoir de cinéastes indépendants. Étatisé, le septième art était sous la coupe de l'ONCIC (Office national pour le commerce et l'industrie cinématographique) qui répartissait les moyens financiers et tous les films réalisés étaient sous son contrôle. Mohammed Lakhdar-Hamina, qui en fut le directeur, s'était distingué en 1965 par *Le Vent des Aurès*, avant d'offrir à son pays, dix ans plus tard, un film épique retraçant le parcours, jalonné de misère, de spoliation des terres et de bombardements aveugles, de l'Algérie de 1939 à 1954 : *Chronique des années de braise* (16 septembre, 15h), Palme d'or au Festival de Cannes.

Trois ans auparavant, c'est un Breton, René Vautier, sincèrement épris de la cause algérienne, qui signe une fiction intégrant des images d'archives, portée par de futures célébrités (Jean-Michel Ribes et Alexandre Arcady, aujourd'hui respectivement directeur du Théâtre du Rond-Point et réalisateur, mais aussi Philippe Léotard). Il y dénonce sans ambages une colonisation qui a redoublé de férocité (16 septembre, 11h). Toujours de la même époque, celle du colonel Boumediène, où l'Algérie se définissait comme « La Mecque de tous les révolutionnaires » et le sanctuaire des non-alignés, on notera le magnifique documentaire, en 1969, de William Klein, autour du Festival panafricain d'Alger (16 septembre, 19h). Il a surtout pour qualité d'immortaliser des duos improbables comme celui, précurseur de la world-music, entre Archie Shepp et des musiciens touaregs, et une séquence historique donnant à voir et à entendre la belle voix de Miriam Makeba.

Pendant ce temps, au niveau musical, le régime impose, sur le petit écran de l'unique chaîne de télévision nationale et sur les ondes acquises à ses désirs, quelques chanteurs à sa convenance, tel Rabah Driassa, à qui l'on doit tout de même de belles chansons populaires – hors celles plutôt courtisanes –, et la musique arabo-andalouse. Celle-là même qui, sous la colonisation, avait obtenu un strapontin et fut parfois jetée en pâture aux bonnes consciences compatissantes avec les indigènes et l'émir Abd el-Kader (1808-1883), leur guide spirituel et militaire d'alors, ou aux amateurs d'exotisme.

Le premier spectacle de musique « autochtone » en France métropolitaine aura lieu, en 1865, à l'initiative de Francisco Salvador-Daniel (1831-1871), fondateur du Conservatoire d'Alger en 1921. Ensuite, les expositions universelles programmeront divers orchestres algériens. De là s'instaurera une tradition d'échange évidente aussi bien dans les compositions « orientalisantes » de musiciens européens,

à l'exemple de Camille Saint-Saëns, qu'à travers les répertoires de Maghrébins. Illustration en sera offerte, dans ce cycle, par la grâce de divers artistes qui nous en feront découvrir bien des nuances et subtilités avec, en prime, la *Suite algérienne* et le standard *Bakhta*, traditionnel bédouin popularisé par Khaled.

Au cours des années 1960, c'est le chaâbi, chant citadin de la casbah d'Alger, qui sera le genre dominant. Lancé par Hadj El Anka vers 1940, il se démarque de l'andalou « officiel » par une tonalité, des instruments (mandole, banjo, piano...), un propos et une mélodie proches des aspirations du « petit » peuple. Abdelkader Chaou (15 septembre) est l'ultime légende vivante de ce style typiquement algérois, « reboosté » ces derniers temps par la reprise de *Ya Rayah* par Rachid Taha et le succès de l'ensemble El Gusto. Cependant, il a fallu attendre les années 1970 pour entendre les premiers bruissements d'une musique algérienne désireuse d'acquiescer un autre statut et une autre stature. Il y eut d'abord ces compositions qui recoupaient une réalité sociale à l'instar de la chanson kabyle. Le poète-chanteur Lounis Aït Menguellet (16 septembre) ouvre le bal en 1968 par des strophes d'amour reflétant un malaise social que d'autres s'obstinaient à occulter par des compositions soutenues par des orchestrations pompeuses, calquées sur le modèle égyptien adopté, un certain temps, par tous les vocalistes maghrébins.

Le raï oranais prend le relais et sort ses griffes à partir de 1985 sous l'impulsion, notamment, de Khaled, Mami, Hamid et Sahraoui, désignés sous le nom de chebs, c'est-à-dire jeunes, comme leur musique, leur modernité et un public qui leur ressemble, numériquement majoritaire et socialement exclu. Mais c'est Fadéla (15 septembre, 22h) qui signera, en 1979, le morceau d'anthologie qui donnera le signal du départ du raï moderne. Sous l'intitulé provocateur *Ana Mahlali Noum* (Moi, je n'apprécie pas le sommeil), le titre était déjà gage de promesse d'avenir international pour un genre ayant vécu près d'un demi-siècle dans la semi-clandestinité, avec pour habitat naturel les cabarets et les bouges mal famés.

Les années 1990, secouées par le terrorisme et les actes de violence au quotidien, inspireront, dans la douleur, de nouveaux courants comme le rap et la chanson satirique, dénonciatrice d'un chaos organisé, initiée par Baâziz (à entendre lors du forum du 15 septembre).

Rabah Mezouane

MARDI 11 SEPTEMBRE – 20H
page 6

Algérie-France :
Symphonie pour 2012

Camille Saint-Saëns

Suite algérienne op. 60

Capriccio andalous op. 122 pour violon et orchestre

Bacchanale extraite de l'opéra *Samson et Dalila*

Louis Aubert

L'Adieu, poème arabe pour chant et orchestre

Musique classique algérienne*

Inqilab : Ya bad'i el-hasn (Ô sublime beauté), chant arabo-andalou

Francisco Salvador-Daniel*

Mélodie mauresque de Tunis

Idir*

Ay al khirinu (Tendresse), chant kabyle

Amedyez (Le chant du poète), chant kabyle

Musique traditionnelle

Bakhta

Olivier Penard**

Prélude au livre des haltes

Salim Dada**

Tableaux d'une vie arabe

Orchestre Symphonique

Divertimento

Solistes de l'Orchestre Symphonique

National d'Algérie

Ensemble Amedyez

Zahia Ziouani, direction

Amel Brahimi-Djelloul, soprano

Rachid Brahimi-Djelloul, violon traditionnel

Jean-Marc Phillips-Varjabédian, violon

*Arrangements de Smaïl Benhouhou et Rachid Brahimi-Djelloul

** Créations mondiales. Commandes du Fonds d'Action Sacem

MERCREDI 12 SEPTEMBRE – 20H
page 15

Abd el-Kader,
héros de l'indépendance

Arnaud Marzorati, voix, concepteur du projet

Rachid Brahimi-Djelloul, voix, violon, arrangements des mélodies algériennes.

Nouredine Aliane, oud Georges

Nahat 1931 (collection Musée de la musique)

Éric Bellocq, Massimo Moscardo, guitare Nicolas Grobert vers 1830,

guitare René Lacote vers 1850

(collection Musée de la musique)

Abderrahmane Khalfa, tar, derbouka, daff

SAMEDI 15 SEPTEMBRE – 15H
page 29

FORUM
L'indépendance de l'Algérie
vue par les musiciens

15h conférence

Chanteurs engagés

par Rabah Mezouane, journaliste

16h table ronde

Animée par Rabah Mezouane, journaliste

Avec la participation de Kamel

Hamadi, auteur-compositeur, Rachid

Taha, chanteur, Mehenna Mahfoufi,

ethnomusicologue

17h30 concert

Baâziz, chant, guitare

Karim Torqui, batterie

Hervé Guillet, basse

Didier Marty, saxophone

Abdelghani Torqui, guitare

SAMEDI 15 SEPTEMBRE – 20H
page 32

***Chroniques et chants
de l'indépendance***

Abdou Driassa, chant
Rafik Korteby, clavier
Karim Torqui, batterie
Hichem Takaoute, basse
Rafik Mecheri, percussions
Farhat Bouallagui, violon

Abdelkader Chaou, chant
Nourredine Choukri, piano
Mounir Rissani, violon
Hocine Soudani, *tar*
Hacene Soudani, *darbouka*
Yahia Bouchala, banjo

SAMEDI 15 SEPTEMBRE – 22H
page 37

Cabaret raï

Cheba Fadéla, chant
Nabyle Tamarat, *derbouka*
Maamoun Dehane, batterie
Patrick Piazza, guitare basse
Malik Kerrouche, guitare
Kenzi Bourras, clavier
Djamel Hamiteche, percussions

CINÉMA
page 40

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE

11h

Avoir vingt ans dans les Aurès
Film de **René Vautier**
Avec **Philippe Léotard, Yves
Branellec, Jean-Michel Ribes,
Alexandre Arcady**
France, 1972, 100 minutes.

15h

Chronique des années de braise
Film de **Mohammed
Lakhdar-Hamina**
Avec **Yorgo Voyagis, Henri
Czarniak, Hassan El Amir**
Algérie, 1975, 176 minutes.

19h

Festival panafricain d'Alger 1969
Documentaire de **William Klein**
Algérie, 1969, 90 minutes.

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE – 16H30
page 43

Épopées kabyles

Lounis Aït Menguellet, chant
Mokrane Adlani, violon
Malik Kerrouche, guitare
Djaffar Aït Menguellet, chant,
synthétiseur, flûte
Nabyle Tamarat, Djamel
Hamiteche, percussions

BIOGRAPHIES
page 46

MARDI 11 SEPTEMBRE – 20H

Salle des concerts

Algérie-France : Symphonie pour 2012

Camille Saint-Saëns

Suite algérienne op. 60

Louis Aubert

L'Adieu, poème arabe pour chant et orchestre

Camille Saint-Saëns

Capriccio andalous pour violon et orchestre, op. 122

Bacchanale, extraite de l'opéra *Samson et Dalila*

Musique arabo-andalouse algérienne*

Inqilab : Ya bad'i el-hasn (Ô sublime beauté) (chant arabo-andalou)

Francisco Salvador-Daniel*

Mélodie mauresque de Tunis

Idir*

Ay al khirinu (Tendresse), chant kabyle

Amedyez (Le chant du poète), chant kabyle

Musique traditionnelle

Bakhta

Olivier Penard**

Prélude au livre des haltes

Salim Dada**

Tableaux d'une vie arabe

*Arrangements de Smaïl Benhouhou et Rachid Brahim-Djelloul

** Créations mondiales. Commandes du Fonds d'Action Sacem

Orchestre Symphonique Divertimento
Solistes de l'Orchestre Symphonique National d'Algérie
Ensemble Amedyez
Zahia Ziouani, direction
Amel Brahim-Djelloul, soprano
Rachid Brahim-Djelloul, violon traditionnel
Jean-Marc Phillips-Varjabédian, violon

Ce concert sera diffusé en direct sur www.citedelamusiquelive.tv et www.arteliveweb.com.
Il restera disponible pendant quatre mois.

Fin du concert vers 21h45.

Symphonie des deux rives

En ouverture de la saison, Zahia Ziouani réunit deux orchestres au nom du dialogue entre la France et l'Algérie.

« Depuis 2007, j'ai la chance de diriger l'Orchestre Symphonique National d'Algérie en tant que premier chef invité et je me suis attachée à impulser une coopération artistique entre cette formation et l'Orchestre Symphonique Divertimento. Je trouvais intéressant que ce lien entre la France et l'Algérie puisse se créer autour de la musique symphonique. Ces deux pays ont connu des moments difficiles et des tensions mais les peuples ont aussi envie de construire des choses ensemble, de partager des moments de vie, des moments humains. Ce concert marque pour moi un des temps forts de cette coopération artistique.

En 2010, l'Orchestre Symphonique Divertimento s'est rendu en Algérie dans le cadre d'une tournée en compagnie de musiciens algériens. L'un des concerts s'est déroulé au Théâtre national d'Algérie et a été qualifié par la presse locale de plus grand moment musical classique depuis l'indépendance. Le concert de la Cité de la musique restitue ce travail musical que nous faisons en coopération avec ces deux ensembles.

L'Algérie ne compte qu'un seul orchestre professionnel classique national, mais il fait preuve de dynamisme et réunit des générations très diverses. Certains musiciens sont expérimentés. Ils ont eu à traverser des périodes plus difficiles dans les années 1990 au moment de la guerre civile. Une génération entière de jeunes n'a pas été formée, la vie culturelle ayant été stoppée à ce moment-là. Mais ils ont traversé cette période sombre et participent maintenant à la vie de cet orchestre. Cette génération de musiciens a envie de s'investir pleinement, elle est très ouverte sur le monde international et donc consciente des autres projets qui sont menés en Europe et ailleurs. Elle participe à l'éducation musicale. Il est aussi important que nos musiciens en France puissent les rencontrer et profiter de leur polyvalence, de leur spécialité dans les musiques dites plutôt traditionnelles et dans la musique classique, et constater que nous nous réunissons sur des problématiques assez semblables. En France, on cherche beaucoup à sensibiliser de nouveaux publics ; en Algérie, c'est exactement la même chose.

Salim Dada, jeune compositeur en résidence depuis deux ans au sein de l'Orchestre Symphonique Divertimento, essaie de s'affirmer avec son propre langage musical tout en restant fidèle à ses origines algériennes. J'ai souhaité permettre à ce compositeur algérien de présenter une œuvre dans le cadre de ce projet. Et pour que soit toujours présent ce lien entre France et Algérie, j'ai voulu associer un autre jeune compositeur, Olivier Penard, afin que les deux puissent travailler dans une démarche commune, en s'inspirant d'un artiste reconnu sur les deux rives de la Méditerranée. Olivier Penard s'est inspiré des poèmes de l'émir Abd el-Kader, figure emblématique de la résistance algérienne et, en même temps, artiste reconnu en France.

Salim Dada s'est inspiré, lui, de célèbres tableaux du peintre Étienne Dinet qui, de son côté, a beaucoup séjourné en Algérie.

Si l'Algérie a moins de connaissances héritées, elle a aussi d'autres qualités : une certaine vitalité, une curiosité et une originalité qui lui permettent de figurer désormais sur la scène musicale. »

Propos recueillis par Pascal Huynh

Si les identités artistiques nationales s'affirment durant le XIX^e siècle, c'est paradoxalement à cette époque aussi que les artistes se passionnent pour les cultures lointaines. En France, l'exotisme et l'orientalisme irriguent les œuvres de Delacroix ou Fromentin, jusqu'à Renoir ou Loti, pour ne citer qu'eux : « *Tout le continent penche à l'Orient* », résume déjà Hugo en 1829. En musique, Félicien David rêve cet ailleurs dans son ode-symphonie *Le Désert*, Camille Saint-Saëns compose *Africa*, le *Caprice arabe* ou le *Concerto pour piano « L'Égyptien »*. Georges Bizet livre *Les Pêcheurs de perles* ou *Carmen*, et Léo Delibes *Lakmé* (le Sri Lanka, l'Espagne ou l'Inde fascinent aussi).

Naturellement, c'est là où la France étend son empire colonial que les artistes voyagent le plus : l'Algérie tient ainsi une place de choix parmi ces destinations qui deviennent sources d'inspiration. Présent à Alger dès 1839, Ernest Reyer compose la « symphonie orientale » *Le Sélam* et le ballet *Sacountalâ*. Francisco Salvador-Daniel s'installe en Algérie entre 1853 et 1865, où il collecte des chants folkloriques, qu'il publie de retour à Paris, tandis que Delibes compose sa cantate *Alger*. En 1873, Saint-Saëns visite pour la première fois la capitale algérienne, qui devient l'une de ses destinations favorites – il y mourra en 1921. Henri Tomasi, en 1958, rêvera encore du Maghreb dans ses *Marche kabyle et danse des jeunes filles berbères*.

Camille Saint-Saëns (1835-1921)

Suite algérienne, op. 60

En vue d'Alger (Allegro molto)

Rhapsodie mauresque (Allegretto ma non troppo)

Rêverie du soir (à Blidah) (Andante)

Marche militaire française (Allegro grazioso)

Composition : 1879-1880.

Création : en 1886 aux Concerts Colonne.

Durée : environ 20 minutes.

En 1879, Saint-Saëns s'inspire de sa première visite en Algérie dans une *Rêverie orientale*, bientôt rebaptisée *Rêverie du soir*. Le succès de la pièce l'incite à lui en adjoindre d'autres, pour former la *Suite algérienne*.

Dans *En vue d'Alger*, presque pré-impressionniste, la musique enfile à mesure que le navire approche de la côte d'Alger. « *On perçoit les bruits variés qui se mélangent, et au milieu desquels on distingue le cri "Ali Allah ! Mohammed Rassoul Allah !"* », précise Saint-Saëns.

Les premiers moments de la *Rhapsodie mauresque* semblent peu exotiques, mais bien vite apparaissent plusieurs mélodies arabes : « *Dans un des nombreux cafés maures de la vieille ville, écrit Saint-Saëns, les Arabes se livrent à leurs danses coutumières, aux sons des flûtes, des rebabs et des tambourins.* »

La *Rêverie du soir* fait tourner les sons et les senteurs dans l'air nocturne de Blidah : « *Sous les palmiers de l'oasis, on entend au loin un chant amoureux et le refrain caressant d'une flûte.* »

Après ces pièces colorées, c'est la *Marche militaire française* qui paraîtrait presque « exotique ». Cette page rappelle la présence des troupes françaises en Algérie : « *Dans le pittoresque des bazars et des cafés maures, s'entend le pas redoublé d'un régiment français. Ses accents guerriers contrastent avec les rythmes bizarres des mélodies langoureuses de l'Orient.* »

Louis Aubert (1877-1968)

L'Adieu, extrait des *Six poèmes arabes*

Composition : 1915-1917. Orchestré en 1919.

Création : le 8 mai 1917 à la Société de Musique Indépendante, par la mezzo-soprano Élisabeth Jourdan-Nauroy, dédicataire du cycle.

Durée : environ 3 minutes.

Sur des textes du *Jardin des caresses* de Franz Toussaint, poète et traducteur de langues orientales, les *Six poèmes arabes* d'Aubert de 1917 offrent un langage musical chatoyant, proche de celui de *Shéhérazade* de Ravel. Leur « *farouche passion* » (Jankélévitch) fait merveille dans la cinquième mélodie, *L'Adieu*, qui propose l'image idéalisée d'une femme dont le narrateur n'aperçoit que le bras. La pièce débute avec un récitatif, puis gagne en lyrisme – quelques méliques évoquant une couleur arabe –, tendue avec une grande ferveur vers le climax final.

Camille Saint-Saëns

Capriccio andalous op. 122

Composition : 1904.

Dédicace : à Johannès Wolf.

Durée : environ 10 minutes.

Quelques vers surmontent la partition du *Caprice andalous* de Saint-Saëns : « *Cadix, joie et délice / De l'énorme calice / Est l'éclatant pistil* », issus de son recueil poétique des *Rimes familières* – car Saint-Saëns était aussi poète. Écrit en 1904, ce morceau aux tournures espagnoles séduit par son lyrisme et son ton rapsodique. « *Le violon solo joue tout le temps*, explique le compositeur, *il n'y a que des ombres d'orchestre tutti. Cela finit par un moto perpetuo qui tentera les chevaliers de l'archet, assez friands de ce genre d'exercices.* » C'est pour le violoniste hollandais Johannès Wolf que Saint-Saëns composa la pièce, même s'il rêvait de l'entendre par le célèbre Sarasate.

Bacchanale, pièce extraite de l'opéra *Samson et Dalila*

Composition : entre 1867 et 1877, sur un livret de Ferdinand Lemaire.

Dédicace : à Pauline Viardot.

Création : à Weimar le 2 décembre 1877 et en France en 1890.

Durée : environ 7 minutes.

Fondé sur un épisode biblique, l'opéra *Samson et Dalila* de Saint-Saëns (1877) oppose les Philistins aux Hébreux à Gaza. Par ses mélopées lascives et son usage abondant des percussions, la *Bacchanale*, purement orchestrale, est l'une des rares pages vraiment orientalistes de l'ouvrage. Elle prend place vers son terme, lorsque les Philistins célèbrent leur victoire sur les Hébreux, dont ils ont capturé le héros, Samson. C'est l'enivrement guerrier qui s'exprime ici, rendu par des motifs tournoyants, des harmonies menaçantes, et par l'agressivité de l'orchestration. Forcé d'assister à cette fête sauvage, Samson n'a pourtant pas dit son dernier mot...

Francisco Salvador-Daniel (1831-1871)

Mélodie mauresque de Tunis

Sur le conseil de Félicien David, le compositeur et musicographe Francisco Salvador-Daniel, Français d'origine espagnole, s'installe en Algérie en 1853. Il y collecte de nombreux chants, qu'il publie agrémentés d'harmonies occidentales, à son retour en France. Ce faisant, il contribuera grandement à la connaissance de la musique arabe dans l'Hexagone. En 1871, Salvador-Daniel sera brièvement directeur du Conservatoire, avant d'être fusillé durant la Semaine sanglante de la Commune de Paris. Publiée séparément dès 1858, la *Mélodie mauresque de Tunis* distille une puissante mélancolie, dans un mode arabe caractérisé par la typique seconde augmentée. « *De ma Souleïma l'ombre m'a visité cette nuit [...] Doux souvenir, qui charme ma tristesse, reviens sans cesse, tous mes maux vont finir* », disent les paroles. Cette *Mélodie* est proposée ce soir dans un arrangement de Rachid Brahim-Djelloul.

Nicolas Southon

Olivier Penard (1974)

Prélude au Livre des haltes

d'après les poèmes de l'Émir **Abd El-Kader**

La poésie de l'Émir Abd El-Kader s'inscrit dans le prolongement de sa pensée métaphysique ; elle en est le généreux paradigme et frappe par sa puissance expressive. L'essentiel de son corpus poétique précède d'ailleurs le fameux *Livre des haltes*, recueil de commentaires mystiques de versets coraniques et de traditions prophétiques. Une telle force ne peut que convoquer la musique et suggérer le chatoiement de l'orchestre. Evoquant ainsi les rivages sans mer, l'aube sans nuit, la traversée réelle ou imaginaire, ce prélude est composé dans un esprit de fête et d'allégresse où les méliques d'un Szymanowski (*Le chant du Muezzin amoureux*) croisent les motoriques lumineuses de Steve Reich et se mêlent aux noubas réinventées, véritables bacchantes d'outre-Méditerranée.

Conçu comme un voyage au carrefour de multiples influences, cette ouverture est finalement rencontre entre deux cultures, moment suspendu de joie et de jubilation. « *...Je demeurai longtemps noyé dans leur amour ; me voici, sur leur océan, vaisseau véritable et marin. Quoi donc ? Qui a vu leur beauté un seul jour apparitions et soleil le laisseraient-ils insensible ? Les montagnes de La Mecque verraient-elles leurs visages, elles se prosternerait, gémissaient et crieraient de désir. Les astres brillants qui se déplacent en un mouvement perpétuel les apercevraient-ils ? Ils demeureraient immobiles et ne paraîtraient plus pour disparaître à nouveau...* »

Olivier Penard

Salim Dada (1975)

Tableaux d'une vie arabe, poème symphonique

Composition : 2012.

Dédicace : à Etienne Nasreddine Dinet et Slimane Ben Brahim Bamar.

Durée : 8 minutes.

En 1908, Paris a vu le *Tableau de la vie arabe* dans tout son éclat et toute son élégance ; une vingtaine de romances et légendes du Sahara d'Algérie, racontées sous forme de récits poétiques et passionnés par Slimane Ben Ibrahim, et merveilleusement peintes par Étienne Dinet. Une magnifique collaboration ; l'artiste français peint et son ami algérien commente ses tableaux.

Cette fine amitié humaine et artistique qui a su surpasser toutes les mêlées idéologiques, religieuses et politiques, reste à nos jours exemplaire. Dans un lyrisme fantasque et un témoignage pictural, cette amitié a donné fruit à d'innombrables ouvrages écrits à quatre mains tenant plume et pinceau, kalam et crayon, qui sont au privilège d'une ethnographie algérienne de l'époque.

En 2012, après plus d'un siècle de la publication de ce livre et cinquante ans après la fin de la guerre militaire, j'ai tenu, en tant que compositeur algérien, à rendre hommage à ce sublime syncrétisme humain en composant mon poème symphonique *Tableaux d'une vie arabe*. Inspiré des allégoriques toiles de Dinet et des fabuleuses histoires de Ben Ibrahim, l'idée était d'offrir une partition d'orchestre reflétant à la fois la simplicité et la rudesse de la vie au Sahara, le lyrisme de sa prosodie arabe et le dramatisme inhérent à ses merveilleuses légendes. Divers visages de la vie algérienne du XIX^e siècle sont tramés au long des tableaux du poème symphonique dans un récit imaginaire qui ne dissimule pas, non plus, une appréhension envers les changements affectant le monde arabe actuel.

Salim Dada



Étienne Dinet, *Abdel Ghourem et Nour el Aïn* (Esclave d'amour et Lumière des yeux) huile sur toile, 47 x 54 cm, 1900. Musée d'Orsay, Paris.*



Étienne Dinet, *Combat autour d'un sou*, huile sur toile, 67,7 x 78,3 cm, 1889. Ancienne Collection Lindet. Collection K. Benchikou*

* D'après le Catalogue raisonné de Koudir Benchikou dans *La vie et l'œuvre de Étienne Dinet*, monographie de Denise Brahimi, ACR Édition, coll. Les Orientalistes vol. 2, Paris, 1984, 1991.

MERCREDI 12 SEPTEMBRE – 20H

Amphithéâtre

Abd el-Kader, héros de l'indépendance

Arnaud Marzorati, voix, concepteur du projet

Rachid Brahim-Djelloul, voix, violon, arrangements

Noureddine Aliane, *oud* Georges Nahat 1931 (collection Musée de la musique)

Éric Bellocq, **Massimo Moscardo**, guitare Nicolas Grobert vers 1830, guitare René Lacote vers 1850 (collection Musée de la musique)

Abderrahmane Khalfa, *tar*, *derbouka*, *daff*

Avec le soutien du Palazzetto Bru Zane, Centre de musique romantique française

Fin du concert vers 21h30.

La chanson coloniale est une « drôle » de chanson, pas facile à défendre artistiquement car elle peut se révéler agressive, odieuse et inhumaine.

La chanson coloniale, c'est une chanson de colons, bien souvent hostiles aux indigènes qui se retrouvent spoliés de leurs terres et de leurs droits.

Il émane de ces chansons, lorsqu'on les interprète, comme un goût de « déchéance ».

De 1830 à 1962, la France arbora son blason de la « Colonisation positive », avec la devise du Général Bugeaud, « Par l'épée et par la charrue » !

Les Algériens se devaient d'être gaulois et c'est par la « gauloiserie » de tout un patrimoine chansonnier que s'édifia également le culte de l'Algérie française. De surcroît, on offrit aux « barbares » nos belles valeurs issues de notre révolution de 1789. On les fit défiler sous notre grand drapeau (« quand le drapeau est déployé, toute l'intelligence est dans la trompette », nous dit Stefan Zweig), on leur offrit notre hymne de la liberté. Et ils se devaient d'être Français sans avoir le droit des Français.

Avec ce répertoire, nous avons choisi d'associer à notre tour de chant la musique des « indigènes », de ceux à qui l'on avait dérobé et leurs terres et leurs cultures. C'est autour de l'image du grand et du sage Abd el-Kader (vaincu par le sinistre Bugeaud en 1847) que des musiciens algériens et français s'expriment et réfléchissent sur une page d'histoire commune, irréversible, douloureuse et qui a pour seule certitude ce fait indéniable que la « Colonisation positive » n'existe pas.

Aurions-nous pu continuer à cohabiter dans cet état d'esprit désastreux ?

En 1890, Maupassant dans ses souvenirs de la *Vie errante* fait ce constat pitoyable de la colonisation de l'Algérie : « Tout ce que nous faisons semble un contresens, un défi à ce pays... c'est nous qui avons l'air de barbares au milieu de ces barbares ».

Arnaud Marzorati

« Il est né dans les montagnes d'Algérie un enfant qui est grand; et la brise légère a dit :
« Celui là est le petit fils de Jugurtha ».

Dans ce vers d'un poème composé en latin en 1869, Arthur Rimbaud semble comparer les destins du grand guerrier berbère Jugurtha, roi de Numidie (vers 155-104 avant J.C), qui, un temps, osa défier la puissance romaine, et de l'Emir Abd el-Kader (1808-1883), symbole de la résistance algérienne contre le colonialisme français.

Si la mémoire d'Abd el-Kader continue aujourd'hui d'être honorée sur les deux rives de la Méditerranée, c'est parce que chaque rive se l'approprie ; pour les Algériens, c'est le bâtisseur

du premier État-Nation algérien, pour les Français, il est un adversaire courageux qui, après s'être rendu, se comporta en ami de la France. En effet, pour la France coloniale, de Louis Philippe à Napoléon III, Abd el-Kader fut le modèle de « l'indigène » éclairé et cultivé.

Aujourd'hui, l'Emir Abd el-Kader incarne davantage l'humanisme et la spiritualité, pratiques qui ont servi ses fonctions d'homme politique et de chef militaire. Il n'en demeure pas moins que son combat sur les champs de bataille durant quinze années (1832-1847), fut sans ambiguïté.

Les extraits de deux poèmes présentés dans ce programme musical consacré à la chanson coloniale, sont la preuve de cet engagement.

L'Émir Abd el-Kader restera dans les consciences françaises et algériennes, un personnage extraordinaire et complexe.

Dans sa lettre aux Français, il écrit : « C'est par la vérité qu'on apprend à connaître les hommes, et non par les hommes qu'on connaît la vérité ».

Rachid Brahimi-Djelloul

Oud de Georges Nahat, Damas, 1931 **Collection Musée de la musique, E.997.6.1**

Ce *oud* de Georges Nahat compte aujourd'hui parmi les instruments les plus recherchés et les plus valorisés par les musiciens et collectionneurs actuels. Ces luths sont réputés pour leur exceptionnelle sonorité et, bien entendu, pour la qualité et le grand raffinement de leur facture, laquelle, ne semble pas avoir été dépassée. Cette facture traditionnelle de haut niveau s'explique en partie par l'expérience accumulée et transmise de génération en génération puisqu'il semble que la « dynastie » Nahat trouve son origine dès le début du XIX^e siècle. Mais au delà de cette filiation liée à la célèbre famille syrienne, la tradition de construction du *oud* remonte évidemment beaucoup plus loin dans l'histoire (V^e ou VI^e siècle après J.C.), en tout cas bien avant la tradition européenne du luth puisque cette dernière en est issue (IX^e- X^e siècle). Ce qui est aujourd'hui remarquable est bien l'identité du mode de facture de ces deux traditions et en particulier la construction sur moule de la caisse constituée de fines lamelles de bois (les côtes) juxtaposées et collées ensemble : qui des Arabes ou des Occidentaux eurent les premiers l'idée d'abandonner l'archaïque méthode qui consistait à sculpter caisse et manche dans un unique bloc de bois (construction monoxyle), pour la construction plus légère décrite ci-dessus ? Voici une question à laquelle il est aujourd'hui impossible de répondre avec certitude. Certains avancent l'hypothèse des Arabes avec, comme inventeur, le légendaire musicien arabo-andalou Zyriab (arrivé à Cordoue en 822), mais il se pourrait bien plutôt que la découverte fut le fait de facteurs germaniques et donc beaucoup plus tardive. On serait alors en face d'un effet « en retour », les Arabes ayant adopté finalement une méthode occidentale. Venise, qui, de longue date fut

un des berceaux de la facture de luth germano-italienne aurait pu jouer là un rôle important dans ces échanges de facture entre les deux cultures.

Guitare René Lacote, Paris, vers 1850

Collection Musée de la musique, E.995.26.1

Dans l'évolution de la guitare en France au XIX^e siècle, cet instrument tient une place particulièrement significative. Tout d'abord, il appartient de manière certaine au guitariste et compositeur bien connu Napoléon Coste (1805-1883). Ce dernier fut l'inventeur d'un montage particulier présent sur cette guitare avec un système de chevalet et de cordier qui laisse entrevoir l'utilisation de cordes de métal, beaucoup plus sonores que le boyau, notamment pour les aigus. De plus, Coste utilisa régulièrement un modèle à 7 cordes. Mais les innovations ne s'arrêtent pas là, car on voit surgir avec ce modèle, une nouvelle forme de caisse, moins galbée, un peu plus large que celle des guitares dites « romantiques » qui ont précédé et dont Coste pourrait bien être l'initiateur. D'ailleurs, au même moment, le grand guitariste Dionisio Aguado (1787-1849) retourne s'installer dans son Espagne natale avec deux guitares françaises (une Lacote et une Laprevote, aujourd'hui conservées à Madrid). Celles-ci présentent les mêmes caractéristiques au point que l'on peut se demander si cette nouvelle forme n'eut pas une influence décisive sur le travail d'un Antonio de Torres à qui l'on attribue la paternité de la guitare moderne dite « classique ».

L'instrument est réalisé entièrement en érable de belle qualité. Il est à noter que le chevalet et le cordier ont été fabriqués et posés par Coste lui-même comme le rappelle l'étiquette collée à l'intérieur de la caisse :

Guitare favorite de Mr Napoléon Coste, le chevalet a été inventé & posé par ce remarquable compositeur professeur. Après la mort de celui-ci, cet instrument a été cédé à Mr Petetin par un des amis de Mr Coste en 1883.

On remarquera la belle innovation des mécaniques discrètement incrustées dans le chevillier avec de beaux boutons d'ivoire. Enfin le dispositif collé sur la table pour poser le petit doigt en surélevant la main au-dessus des cordes : les guitaristes de cette époque avaient conservé cette ancienne technique héritée des joueurs de luth.

Guitare Jean-Nicolas Grobert, Paris, vers 1820
Collection Musée de la musique, E.375

Jean- Nicolas Grobert, dont la famille est originaire de Mirecourt dans les Vosges, est né dans cette ville le 5 janvier 1794 et décédé en 1866. Ainsi que de nombreux artisans de cette époque, sa polyvalence lui permettait de fabriquer aussi bien des violons que des guitares.

La guitare conservée au Musée de la musique est signée par une marque au fer apposée à l'intérieur de la caisse, sur le tasseau de manche ainsi que sur une des barres de la table : « Grobert/ à Paris ».

La caisse est faite dans un palissandre de Rio (*Dalbergia nigra*) débité légèrement en frisage, ce qui met en valeur les ramages du bois. On remarquera que les éclisses sont en bois massif (1 à 1,2 mm d'épaisseur), tandis que le fond est constitué d'un placage sur un bois résineux comme il était d'usage à l'époque. La table d'harmonie en épicea (*picea excelsa*) est sobrement décorée de filets noirs (fanon de baleine) et blancs (ivoire). Le manche et le chevillier sont plaqués d'ébène et l'on notera l'enture en pointe qui les rassemble, d'une exécution parfaite. Autre détail de facture, le talon du manche est en ébène massif rapporté au manche par un joint en onglet, dont la perfection le rend pratiquement invisible. La longueur vibrante de cette guitare est de 632 mm. Il ne s'agit pas, à l'évidence, d'une guitare luxueuse, mais plutôt d'un instrument de musicien dont la qualité de facture devait impressionner les professionnels.

Les circonstances exactes qui ont amené Berlioz et Paganini à apposer leurs signatures respectives sur la table d'harmonie de la guitare de Grobert sont, encore aujourd'hui, assez mystérieuses. Il est cependant probable qu'ils ne signèrent pas en même temps. Toujours est-il que les deux hommes se connaissaient bien et s'appréciaient. C'est par exemple à la demande de Paganini, que Berlioz composa la magistrale symphonie avec alto solo *Harold en Italie*. De plus, leur intérêt respectif pour la guitare est également évident, puisque Paganini en était un virtuose reconnu. Le lien commun pourrait bien être le luthier Jean-Baptiste Vuillaume, que les deux signataires connaissaient inévitablement. On a même affirmé que Vuillaume avait prêté la guitare de Grobert à Paganini pour que ce dernier puisse se produire en concert et qu'il aurait signé l'instrument pour remercier le luthier. Un autre point intéressant est que Grobert fut pour un temps, et à la même époque, ouvrier-luthier chez Vuillaume. Sur la fin de sa vie, Berlioz ayant rejoint le Conservatoire comme responsable de la bibliothèque, il fit don de la guitare à l'établissement sans que l'on sache dans quelle condition elle lui était parvenue.

Joël Dugot
Conservateur au Musée de la musique

Honte à qui peut chanter (Georges Brassens)

- Que faisiez-vous mon cher au temps de l'Algérie,
Quand Brel était vivant qu'il habitait Paris ?

- Je chantais, quoique désolé par ces combats :
« La valse à mille temps » et « Ne me quitte pas ».

- Le feu de la ville éternelle est éternel.
Si Dieu veut l'incendie, il veut les ritournelles.

- À qui fera-t-on croire que le bon popolo,
Quand il chante quand même, est un parfait salaud ?

- Honte à cet effronté qui peut chanter pendant
Que Rome brûle...

- ell' brûl' tout l' temps...

- Honte à qui malgré tout fredonne des chansons...

- À Gavroche, à Mimi Pinson....

Instrumental

Proclamation du Général Bourmont (chanson de Saint-Gilles)

Soyez sans crainte et sans émoi,
Camarades, comptez sur moi !

On lèvr' l'ancre, nous quittons la terre ;
À la gard' d'Dieu, nous démarrons,
Nous v'là partis ; c'est à l'Angl'terre
À régler quand nous reviendrons.

Alger, il faut que tu succombes,
Tes défenseurs seront vaincus,
On peut braver le bruit d'nos bombes,
Mais on cède au son des écus.

Si le diable contre nous comploté,
Comptons sur un secours puissant ;
Chaque navir' de notre flotte
Porte une reliqu' de saint Vincent.

Notr' campagne sera remarquée
Par ses grands et pieux desseins.
Nous devons de chaque mosquée,
Faire un couvent des Capucins.

Du Dey, nous cloîtrérons les femmes ;
Et pour les avoir sous la main,
Nous soumettrons toutes ces dames
À l'ordonnanc' du bon Mangin

Nous avons de tout à revendre,
Le pouvoir se comporte bien ;
Mais cela ne doit pas surprendre !
On sait que l'argent n'lui coûte rien.

Vous aurez tous un lit de plume
Pour vous reposer chaque soir ;
Du jus d'réglisse en cas de rhume ;
Pour vous lâcher l'ventre un clissoir.

L'soleil est brûlant mais qu'importe !
On sait que j'ai l'esprit pointu.
Pour me servir d'ombrell' j'emporte
Le paraph' de monsieur Cottu.

J'ne suis pourtant pas d'ces moustaches
Qu'un combat naval effray' peu ;
J'aime mieux le plancher des vaches
Où l'on tir' son épingl' du jeu.

La pest' là bas, peut-être nous guette ;
Mais, loin de vous c'sujet de pleurs !
Car on m'a donné la recette
Du vinaigre des quatre voleurs.

Qu'à s'tenir prop' chacun s'attache !
C'est un soin dont on n'peut s'passer.
J'éprouve qu'il est certaine tache
Qu'aucun savon n'peut détacher.

À nous faire mainte anicroche,
Nos alliés sont prêts, dit-on,
Rassurez-vous, j'ai dans ma poche,
Un sauf conduit de Wellington.

Demande à la nuit (Abd el-Kader)

Mélodie traditionnelle grecque *rembetiko*

Demande à la nuit
Combien de fois ai-je déchiré ses ténèbres
Sur un cheval aux lignes harmonieuses.
Demande aux Français et tu sauras
Que leur fin est suspendue à mon sabre.
Ne me sous-estime point et sache,
Que même allongé dans la tombe,
J'inspire toujours la crainte ;
Mon seul souci est d'affronter l'ennemi
De vaincre des héros impitoyables pour mes braves.

Que n'as-tu demandé aux chevaux,
O ! Fille de Malek,
Si tu ignores la vérité
Les témoins te diront combien je suis
Prompt au combat
Dédaignant le butin.

Les héros ont pour coutume
D'être protégés par les troupes
Et par moi se protègent
Mes troupes et mes héros.

Hommage aux soldats de Mazagran (1840)

Voyez-vous d'ici dans la plaine
Surgir ces cavaliers nombreux ?
C'est l'Arabe en proie à la haine
Qui va nous couvrir de ses feux
Au nom du souverain prophète
Il avance, sûr du succès :
Il croit de cent vingt-trois Français
À Mascara porter la tête.

Refrain :

*Soldats de Mazagran,
Aux armes ! Levez-vous...
Aux armes (bis). Des lauriers
Vous vous couvrirez tous.*

Fils de ces guerriers intrépides
Que commanda Napoléon,
Vos pères sur les Pyramides
Naguère inscrivirent leur nom (bis)
Ces vieux vétérans que la gloire
N'a pu préserver du cercueil
Du Haut des Cieux avec orgueil
Vont contempler notre victoire.

Tout s'apprête pour le carnage ;
Mazagran va-t-il s'écrouler ?...
Ses défenseurs ont du courage,
Et le sang va bientôt couler (bis)
À l'assaut l'Arabe s'élance...
Ne bougez pas encore, Français.
Laissez-le s'approcher de plus près.
Debout ! que le combat commence.

Soldats, que le salpêtre s'allume
Et frappe à mort les ennemis ;
L'Arabe de fureur écume,
Dans ses rangs le désordre est mis.
Il fuit, revient... On le renverse ;
Honteux de fuir... revient encore.
Le nombre qu'épargne la mort
Dans la plaine au loin se disperse.

Bouillant de colère et de rage,
Il réparait le lendemain ;
Et de nouveau le combat s'engage,
Le succès paraît plus certain.
Son sang rougit encore la terre ;
La mort voltige dans ses rangs ;
On entend les cris des mourants
Se mêler aux feux de la guerre.

Même attaque, même défense ;
Chez l'ennemi même revers ;
Cent vingt-trois soldats de France
Ont dispersé dans les déserts
Douze mille Arabes...La gloire
Protège nos jeunes héros,
Leur étendard est en flambeaux,
Mais il leur reste la victoire.

Victoire à jamais mémorable,
Nos descendants n'y croiront pas.
Réponse belle, inimitable,
Après quatre jours de combats.
De fatigue et de carnage,
Mourant de soif et de faim,
Qu'avez-vous demandé ? Du pain
Et des cartouches en partage.

Descendants des vainqueurs d'Arcole,
D'Aboukir, de Marengo,
Vos pères ont tenu parole
Jusqu'au cercueil de Waterloo.
Imitez-les, faites de même,
Ce jour pour vous est assez grand.
Le baptême de Mazagran,
Est pour vous un noble baptême.

Mais quel est ce convoi modeste,
Ce crêpe noir sur ce tambour ?
Trois braves sont morts, tout l'atteste ;
Ecoutez ce roulement sourd.
Ils sont tombés avec vaillance,
Mais sans avoir été vaincus ;
Dans vos rangs ils ne seront plus,
Et leur tombe est loin de la France...

Refrain :

*Vous qui leur survivez,
Vengez-les, vengez-nous,
Marchez (bis), d'autres lauriers
Croîtront encor pour vous.*

***L'Italienne à Alger* (Gioacchino Rossini)**

Pot pourri, arrangement pour 2 guitares.

Improvisation pour *oud*, violon et percussion

La lanterne magique africaine

Voyez dans le désert
Courir Abd-el-Kader
Monté sur un chameau
Poursuivi par Bugeaud.
Suant la larme à l'œil
Le héros d'Excideuil
Dit avec un soupir :
Ne vois-tu rien venir

Refrain :

*Sur l'air du tralalala
Sur l'air du tra la lidéra, tralala.*

« Nous somm's tous, mes lapins,
Noir comm'de vrais taupins.
Mais si je prends l'forban,
J'réponds qui n's'ra pas blanc ; »
Frappant à coup d'estoc,
Et ab, ac, et al oc,
Jusque dans le Maroc,
J'irai de roc en roc.

Refrain...

*Je veux, in partibus,
Et' rasé rasibus,
Si bientôt l'circoncis
Par moi n'est pas occis,
Qu'on m'll'apport' tant seul'ment !
Et j'lui mets dans l'moment
Comm' au grand Dagobert
La culott' à l'envers...*

La grande prise d'Abd El Kader (sur l'air de *Malbrough*)

Que tout le monde apprenne,
Miron-ton, tonton, mirontaine,
Que tout le monde apprenne
Les dépêches d'Alger
On tient - quell' bonne aubaine !-
Le grand Abd-el-Kader !

Ce fougueux capitaine,
Qui bravait nos guerriers
Sur la riv' marocaine,
À perdu ses lauriers !

Par une nuit bien pleine,
Le fils de Mahomet
S'est vu- Dieu, quelle peine !-
Pris dans un trébuchet !

À d'Aumale on amène
Le fameux prisonnier
Il est fort comme un chêne,
Grand comme un peuplier.

Il a trois manteaux d'laine,
Et porte sur le front
Un signe, que sans peine,
N'a jamais vu poltron.

De la terre africaine,
Par un bien beau matin,
On embarque, on emmène
L'émir et son butin.

À sa suite, il entraîne
Les objets les plus beaux,
Des pipes par centaines,
Comme un lion y s'promène
Et dit, matin et soir :
-« Allah ! rends-moi ma plaine
Et mon beau cheval noir.

Je ne crains ni épées, ni lances (Abd el-Kader)

Mélodie du chant sépharade *Morena*

Je ne crains ni épées, ni lances
Le jour où les têtes tombent,
Et point de peur devant les cavalcades guerrières
Le jour où l'enfant pubère devient vieillard
Et tout autour obscurités et éclairs
Où jaillissent les sabres
Et grondent les canons
Mais seule me terrasse
Et provoque un torrent de larmes
La séparation de l'aimée
Car mon cœur ne soupire ni de Souad, ni de Hind.
Incendie, naufrage, à la fois, se peut-il ?
Incendie dans le cœur et torrents sur la joue.
Souvenirs, soupirs, angoisses, douleurs
Et larmes de détresse révélant ma souffrance.

Le vieux Cheik (Alexandre Dumas)

Ils ont pillé les gourbis de mes pères,
Brûlés mes blés, dévasté mes troupeaux,
Les aigles seuls connaissent nos repaires,
Ils sont venus y planter leurs drapeaux.
Je leur pardonne et ma maison en flammes,
Et leur drapeau qui flotte triomphant,
Et leur sérail où vont gémir nos femmes,
Mais les maudits ont tué mon enfant !

Refrain

*O dieu du ciel, qui vois couler mes larmes
Veille sur nous et le sort va changer ;
De tes enfants, mon Dieu, bénis les armes.
Nous avons tous une tombe à venger !*

Ils ont choisi l'heure de la prière,
Ils ont frappé des hommes à genoux,
Et mon enfant qui défendait son père,
En m'appelant est tombé sous leurs coups.
Ainsi parlait le vieux Cheick dont la tête
Avait blanchi dans la guerre et les camps ;
Son œil brillait, et jamais la tempête
N'avait lancé d'éclairs plus menaçants

Refrain...

Voyez passer ce cavalier farouche,
Sur son cheval, aussi prompt que le vent.
C'est le vieux Cheikh, malheur à qui le touche
Il va venger la mort de son enfant.
C'est le lion, c'est le roi de la plaine,
C'est le simoun, le vent qui brûle l'air.
Il tombe enfin, son sang rougit l'arène,
Mais il sourit car le champ est désert.

Refrain

*Et vers le ciel, les yeux vides de larmes,
Il dit, mon Dieu, ton bras m'a dirigé ;
Au minaret qu'on suspende mes armes,
Je meurs content car mon fils est vengé.*

Inspiration des musiques bizarres de l'Exposition universelle de 1889 (de Satie à la Kabylie)

Orientale de Victor Hugo (Les Châtiments)

Lorsque Abd-el-Kader dans sa geôle
Vit entrer l'homme aux yeux étroits
Que l'histoire appelle-ce drôle-
Et Troplong- Napoléon trois ;

Qu'il vit venir, de sa croisée,
Suivi du troupeau qui le sert,
L'homme louche de l'Elysée,
Lui, l'homme fauve du désert ;

Lui, le sultan né sous les palmes,
Le compagnon des lions roux,
Le hadji farouche aux yeux calmes,
L'émir pensif, féroce et doux,

Lui, sombre et fatal personnage
Qui, spectre pâle au blanc burnous,
Bondissait, ivre de carnage,
Puis tombait dans l'ombre à genoux ;

Voyant ce regard fourbe et traître,
Ce front bas de honte obscurci,
Lui, le beau soldat, le beau prêtre,
Il dit : quel est cet homme-ci ?

Devant ce vil masque à moustaches,
Il hésita ; mais on lui dit :
« Regarde, émir, passer les haches ;
Cet homme, c'est César bandit.

Ecoute ces plaintes amères
Et cette clameur qui grandit.
Cet homme est maudit par les mères,
Par les femmes il est maudit ;

Il fait les veuves, il les navre ;
Il prit la France et la tua,
Il ronge à présent son cadavre. »
Alors le hadji salua.

Mais au fond toutes ses pensées
Méprisaient le sanglant gredin ;
Le tigre aux narines froncées
Flairait le loup avec dédain.

Pot-pourri de chansons racistes

Bonsoir sidi besef bono
J'arrive du pays des bicots

Je suis Mohamed
Le p'tit bicot de la casbah
De tous les cireurs
Je suis le meilleur
J'ti jur' sur Allah
J'suis toujours content
J'rigol' tout l'temps,
Voilà pourquoi
tous les étrangers
qui viendront à Alger
s'font cirer par moi
plus j'fais le couïon
plus je gagne au pognon.

Ciri M'siou, ciri Madame
J'ti cir' que tu brill's comm' la flamme
Ciri Madam' jolie
J'ti fais reluire en fantaisie
Mets ton pied sur ma p'tit' boutique
Arrouah tu verras comme j'astique
Les z'arabs c'est bezef bono
Toujours kif-kif bourricot
J'y frotti rien qu'un seul coup et tu r'luis
Ah ! c'est comme le soleil du Paradis

J'suis si populaire'
Que les moukèr's me font du plat
Mais pour les fathmas
C'est chouïa barka
Macache radada
Si l'mari jaloux

Au rendez-vous, vous aperçoit
Dedans son harem
Il vous fait, idem
Et vous coupe la voix
Comme je tiens à mes fes
Moi je préfère les Françaises

Un' dam' de Paris
Qu'j'avais séduit par mon sabir
Me dit : bel Arbi
Amèn' ton fourbi
Ah ! viens j'veux qu'tu m'cires
Pour qu'ça brille beaucoup
Avec la peau j'frottais partout
Quand j'voulais cesser
Fallait r'commencer
J'étais sur les genoux
Bref quand j'eus fini
Y m'restait plus d'peau d'zébi.

J'ai vu danser des bell's fatmas
Ell's ont des seins si longs si plats
Qu'ell's s'en servent à l'occasion
De serviett's et de torchons
Avec ell's se lavent les oreilles
Les bras, les jambes et les orteils
Puis elles les jett'nt sur un treill'
Pour qu'ils sèchent au soleil
Arbia (bis) en gonflant ces nichons-là
Arbia (bis) on pourrait en fair' oui-da
Arbia (bis) des chambres à air pour vélo
Arbia (bis) ou des pneus pour les autos

Quand je pense que nos députés
 Pass'nt leur temps à se disputer
 De gauche à droit' c'est idiot
 En se lançant des gros mots
 Ils serviraient bien mieux la France
 Si pour clôturer chaque séance
 Ils chantaient tout en dansant
 Ce refrain musulman
 Arbia pour clôturer les débats
 Arbia ceux d'la Chambre et du Sénat
 Arbia devant le chef de l'Etat
 Arbia devraient chanter c'machin là.

Alla alla salamalec
 Borquoi broquoi et rodbalec
 Chouai chouai besef bono
 Kif kif chadi kif kif négro
 Couscous cousa la casbah
 Bous bous bous à la fatma
 Tant qu'ti dans'ras mon z'amour
 Ti s'ras jamais malade.
 Ti vivras toujours toujours
 Jusqu'à ton dernier jour.

Béni-oui-oui (anonyme kabyle, vers 1920 ?)

Le Roumi convoque les notables : - Oui, oui, Monsieur !
 Vous êtes semblables aux animaux : - Oui, oui, Monsieur !
 Signez de vos mains : - Oui, oui, Monsieur !
 Ce pays n'est point à vous : - Oui, oui, Monsieur, merci !
 Oui, oui, Monsieur, merci !

Le Roumi convoque le caïd : - Oui, oui, Monsieur !
 De tes frères tu répondras :- Oui, oui, Monsieur !
 Des récalcitrants tu rempliras les prisons : - Oui, oui,
 Monsieur !
 Quant à toi tu recevras un burnous : - Oui, oui, Monsieur
 merci !
 Oui, oui, Monsieur, merci !

Le Roumi convoque le garde champêtre : - Oui, oui,
 Monsieur !
 Nous saisissons tes frères : - Oui, oui, Monsieur !
 Signale les chiens, les ânes : - Oui, oui, Monsieur !
 S'il y a un récalcitrant dénonce-le aussi : - Oui, oui,
 Monsieur ; merci !
 Oui, oui, Monsieur, merci !

Le Roumi convoque Hider (le lion) : - Non, non, Monsieur,
 ta gueule !
 À cause des tiens nous te torturerons : - Non, non,
 Monsieur, ta gueule !
 Que veux-tu à présent ? : - Ce que je veux ?
 L'indépendance !
 Le drapeau avec l'étoile et le croissant, oui, oui, Monsieur,
 merci !
 Oui, oui, Monsieur, merci !

Nuit d'Alger, Josephine Baker (instrumental)

Ô mère chérie, ne te lamente pas !

Chanson kabyle de Farid Ali (1919-1981)

Ô mère chérie, ne pleure pas !
J'accomplirai la vengeance
Proclame ta grandeur toujours
Dans la montagne je veille
Combattant, je monte la garde.

Ne dis pas : - « Mon fils souffre »
N'abandonne pas ton cœur à l'affliction
Dans le froid nous résistons
Plutôt que de supporter le joug du Français
Si nous survivons nous verrons la victoire
Si nous mourrons, que Dieu nous accorde miséricorde.

Si je meurs, c'est qu'il doit en être ainsi
J'irai au Paradis
Les anges me recevront sous les youyous
J'entreverrai le visage du Prophète
Ô mes amis, ne me pleurez pas !
Pour l'Algérie je sacrifie ma vie.

Dans la montagne je combats
Comme aujourd'hui je reviendrai !
Ô mon être réjouis-toi !
À la maison je te retrouverai
Je me mettrai à tes côtés
Je t'apprendrai l'histoire
Et te dirai pour quelles raisons tes enfants se sont engagés
Et pour quelle raison tes enfants se sont fait tuer.

Les barricades de Jean-Pax Méfret (vers 1965)

Le drapeau taché du sang d'Hernandez
La foule qui crie « Algérie française »
Des civiles en armes derrière des pavés
Je suis dans l'enceinte du camp retranché

Il y a quelques heures une fusillade
À semé la mort chez mes camarades
Venant du Forum avec leurs fusils
Des gardes casqués ont tiré ici

Sur cette esplanade
Et des barricades
Se sont élevées...
Flotte !
Le drapeau taché

Lorsque le F.M a craché ses balles
Les pieds-Noirs chantaient l'hymne national
Un homme parlait du haut d'un balcon
Alger se levait contre l'abandon

La nuit qui commence sera difficile
Des hélicoptères survolent la ville
Où des soldats crient des enfants ont peur
Où des femmes prient et des hommes meurent

Sur cette esplanade
Où des barricades
Se sont élevées...
Pleure le drapeau français.

Ô Terre de mes ancêtres (chant patriotique)

Ô Terre de mes ancêtres, je te salue,
La vie en ton sein inspire mon chant,
Ton aube claire invite à une conviviale assemblée,
J'aime la clarté de ta lune, ton étoile scintillante,
J'aime tes rivières, tes vallées et tes nuits
J'aime les sources de miel, les rigoles, les montagnes enneigées,
Qui nourrissent la terre de mes ancêtres.

Les colonies de Sardou (1976)

Moi Monsieur j'ai fait la colo
Dakar, Conakry, Bamako
Moi Monsieur j'ai eu la bell'vie
Au temps béni des colonies,
Les guerriers m'appelaient grand chef
Au temps glorieux de l'A.O.F.
J'avais des ficelles au képi
Au temps béni des colonies

Refrain :

On pense encore à toi
Oh Bwana
Dis-nous ce que t'as pas on en a
Y'a pas d'café
Pas d'coton
Pas d'essence
En France
Mais des idées
Ça on en a
Nous on pense
On pense encore à toi
Oh Bwana
Dis-nous ce que t'as pas on en a

Pour moi Monsieur rien n'égalait
Les tirailleurs sénégalais
Qui mouraient tous pour la patrie
Au temps béni des colonies
Autrefois à Colomb-Béchar
J'avais plein de serviteurs noirs
Et quatre filles dans mon lit
Au temps béni des colonies.

Refrain...

Moi Monsieur j'ai tué des panthères
À Tombouctou sur le Niger
Et des hippos dans l'Oubangui
Au temps béni des colonies.

Entre le gin et le tennis
Les réceptions et le pastis
On se s'rait cru au paradis
Au temps béni des colonies.

Refrain...

SAMEDI 15 SEPTEMBRE – 15H

Amphithéâtre

Forum *L'indépendance de l'Algérie vue par les musiciens*

15h conférence

Chanteurs engagés

Par **Rabah Mezouane**, journaliste

16h table ronde

Animée par **Rabah Mezouane**, journaliste. Avec la participation de **Kamel Hamadi**, auteur-compositeur, **Rachid Taha**, chanteur, **Mehenna Mahfoufi**, ethnomusicologue

17h30 concert

Baâziz, chant, guitare

Karim Torqui, batterie

Hervé Guillet, basse

Didier Marty, saxophone

Abdelghani Torqui, guitare

Fin du concert vers 18h45.

Baâziz, l'autre chanteur « énervé »

Agitateur depuis 1989, Abdelaziz Bakhti, dit Baâziz, est né le 26 décembre 1963 à Cherchell (Algérie). Enfant de l'après-indépendance, il n'a connu que la gouvernance de militaires déguisés en civils. Son premier enregistrement, *Démocratie*, annonce vite la couleur de son engagement contre les dictatures répétitives dans son pays, avec leur cortège d'injustices et de mépris. Il révèle également un artiste très sensible qui n'hésite pas à puiser dans tous les patrimoines (chaâbi algérois, chanson française de qualité, country, rockabilly...) pour bâtir son univers mélodique.

Son adaptation d'*Hexagone* de Renaud, rebaptisé *J'm'en fous*, a rencontré un impressionnant succès populaire et une de ses chansons-brûlot dénonçant les généraux lui a valu d'être interdit d'antenne. Basés sur des textes bourrés d'humour, ne s'embarrassant guère de précautions oratoires, et portés souvent par une rythmique endiablée, ses chants provoquent enthousiasme et ambiance de folie. Baâziz renoue avec cette tradition algérienne, datant du début du XX^e siècle en Algérie, nommée *maakous*, soit l'art de détourner des airs populaires en en inversant parfois le sens.

Ce genre, alors très en vogue et relevant quelquefois du comique troupier, pouvait faire preuve d'un esprit critique très féroce, sous couvert de mots caustiques, sur fond de situations des plus cocasses. La référence majeure en fut Ben Lakhdar Rachid, dit Ksentini, né en 1887 à la casbah d'Alger. Ce guitariste-chanteur, ignoré par la génération d'après-indépendance, fut l'auteur, entre autres, de *Ch'tah, ch'tah ya loulou* (*Danse, danse Loulou*), un des morceaux les plus fredonnés dans les rues sous tutelle coloniale, auquel Baâziz redonne une seconde jeunesse à travers une reprise très enlevée.

Rabah Mezouane

Baâziz

Je m'en fous

(sur la musique d'*Hexagone* de Renaud)

Refrain

Aujourd'hui, je m'en fous

Tout est mensonge

Tout sonne faux

Moi, je m'en fous

Où est donc la vérité

Il se dit que les partis
Se déchirent pour des sièges
Moi, je m'en fous dès lors
Qu'ils ne me prennent pas la tête
Que dire de la bourgeoisie
Roulant en Mercedes
Tandis que moi
J'étouffe dans les bus
Quand on m'apprend à la télé
Qu'il y a grève des enseignants
Qu'on appelle les fainéants
Je m'en fous de l'anarchie mentale
Je me réfugie dans le foot-ball
Toute la jeunesse est aliénée
Quand j'apprends par le journal
Qu'il y a bagarre au FLN*
Moi, je m'en fous, je suis hors du temps
Ils ont beau se chamailler
Ils savent bien se retrouver
Rêvant encore d'état-providence
Quand je pense à la femme
Traitée de grosse vache
Qui ne sait ni lire ni écrire
Elle a rejeté le code de la famille
Et elle s'est libérée
Moi, je m'en fous
J'en épouserai dix
Le téléphone a sonné
Le président a démissionné
Foutez-moi la paix
J'ai l'embarras du choix
Chaque candidat, je le trouve bien

Je m'en fous, j'ai fermé ma porte
Il y a du monde à l'aéroport
Et des gens qui investissent la rue
Tels des barbares
Il y a des gens à la mosquée
La moitié dort, l'autre écoute
Moi, je m'en fous
Je prie à domicile
Après l'annonce du coup d'état
Chaque quartier s'est transformé en guérite
Je me roule sous ma couverture
Et que retentissent les cornemuses
Jusqu'à la fin des mauvais temps
À propos des intellos
Qu'on possède au kilo
Dont le stylo est synonyme
De brosse à reluire
Arabophones ou francophones
Avec accent du Caire ou de la Sorbonne
Qu'on me désigne un courageux parmi eux.

*Front de libération nationale (ex-parti unique,
actuellement majoritaire à l'issue des élections législatives
de 2012)

SAMEDI 15 SEPTEMBRE – 20H

Salle des concerts

Chroniques et chants de l'indépendance

Première partie :

Abdou Driassa, chant

Rafik Korteby, clavier

Karim Torqui, batterie

Hichem Takaoute, basse

Rafik Mecheri, percussions

Farhat Bouallagui, violon

entracte

Seconde partie :

Abdelkader Chaou, chant

Nourredine Choukri, piano

Mounir Rissani, violon

Hocine Soudani, *tar*

Hacene Soudani, *darbouka*

Yahia Bouchala, banjo

Fin du concert vers 22h25.

Abdou Driassa

Originaire de l'Algérie, Abdou Driassa est un brillant chanteur qui a eu dès son plus jeune âge un intérêt débordant pour la musique. Abdou est né avec une cuillère artistique dans la bouche. Son père n'est autre que Rabeh Driassa, considéré par beaucoup comme le plus grand artiste de la musique algérienne. C'est son entourage familial qui a été très influent dans sa carrière de chanteur.

Abdou Driassa est donc né sous une bonne étoile dans une ambiance purement artistique. Il décide alors d'en faire son métier. Sa voix est sublime et sa présence sur scène l'est plus encore. Il interprète gracieusement divers genres de chansons de son répertoire et reprend avec talent les succès de son père. Il est désormais son digne successeur. Dans l'ombre de son père, il s'est fait connaître et s'est forgé un style qui lui est propre en volant de ses propres ailes.

Durant sa carrière musicale, Abdou Driassa a mélangé les genres et a multiplié les expériences artistiques. Il a interprété plusieurs chansons en duo avec le talentueux chanteur et comédien égyptien Ali Al-Hadjar ainsi qu'avec le Tunisien Mehdi Amine, la Libanaise Micheline Khalifa et de nombreux chanteurs algériens...

Régulièrement invité dans les festivals algériens, il écume de nombreuses scènes telles que Timgad, Oran, Sidi Bel Abbès, Djemila, Panaf... Il a aussi répondu présent aux demandes de l'étranger : Festival Mawazine au Maroc, Festival de Carthage en Tunisie, Année de l'Algérie en France à Paris...

Fidèle à un genre de musique tout en s'inscrivant dans la modernité avec ses rythmes et ses phrases musicales allégées, son premier album, « Saate », sorti en 2008, rimait avec succès et a suffi pour le placer au centre de l'attention des médias et le hisser au rang des stars. Cet album est une véritable réussite avec entre autres les succès *Nedjma Kotbya*, *Touil Elissane* et *Al Awama* en hommage à son père.

Ce chanteur au timbre doux et à la voix caressante est une valeur sûre. Il est considéré comme le chanteur « Algerian Lover ». Il a notamment été sollicité pour participer au clip publicitaire de la marque en téléphonie Nedjma aux côtés de Mohamed Lamine, Allaoua, Cheb Hassen, Lotfi Double Kanon et Rym.

Il a participé aux albums « Son du bled 1 et 2 » du célèbre producteur et arrangeur DJ Souhil.

À l'été 2010, Abdou Driassa forme un trio avec la Lybienne Asma Slimet et le Tunisien Mahdi Amine pour sillonner la Tunisie avec un spectacle intitulé « 1, 2, 3 Maghreb ». Ce projet est une première dans l'horizon médiatique nord-africain. Le groupe s'était produit dans le cadre d'une tournée pour proposer une musique unique alliant trois ténors de la musique maghrébine.

Fin 2011, Abdou Driassa revient avec un nouvel album, « Ghedara », un délicieux métissage entre l'Orient et l'Occident mêlant des mélodies tantôt gaies, tantôt mélancoliques, ponctuées de sonorités traditionnelles ou subtilement dosées de rythmes *house* ou *dancefloor*.

Abdou Driassa est désormais l'un des piliers de la chanson et de la musique algérienne et compte parmi les ténors des chanteurs algériens. Il est doté de capacités exceptionnelles dans l'interprétation et la présence sur scène.

Le chaâbi tonique de Chaou

Tout petit, Abdelkader Chaou aimait à se griser de ces bouffées de musique qui s'échappaient des cafés maures de la casbah d'Alger où il a vu le jour un 10 novembre 1941. Dans ce type d'établissement, où circulaient thés, cafés, et parfois joints, la clientèle, assise à même des nattes de doum (feuilles de palmiers tressées), l'œil mouillé par la nostalgie ou teinté de douce mélancolie, écoute religieusement les propos d'un cheikh (maître) du chaâbi, sanctifiés par de vigoureux coups sur la corde du beyt (littéralement : maison mais désigne également le *mi* bourdon) du mandole. Le cheikh en question fut El Hadj El Anka et, dans les années 1960, tous les mercredis, il passait en direct dans une émission radio. Ce rendez-vous hebdomadaire, le jeune Chaou l'attendait avec impatience chaque semaine qu'Allah faisait. Le phrasé particulier et les rythmes syncopés et nerveux du grand maître lui donnèrent un goût prononcé pour le chaâbi et la volonté d'en écrire quelques pages.

La première occasion d'étaler son savoir-chanter lui sera offerte le jour de l'indépendance, un 5 juillet 1962, où chaque quartier algérois avait à cœur d'organiser une fête pour saluer l'événement. C'est donc dans sa houma (quartier), rue du Centaure, qu'il se produira, sur une scène de fortune, bricolée avec des branches d'arbre, en première partie de la star d'alors Farid Oujdi. Il s'en tire plutôt bien et acquiert le titre de gloire locale. Ce passage le fera surtout remarquer par la troupe El Djamalla qui l'intègre dans ses rangs. Avec elle, il répète, sous la direction du chef d'orchestre Saïd Oumitouche, dans un petit théâtre avoisinant la mosquée Ketchaoua. Le voilà sur les routes, sillonnant la Kabylie (région de ses parents) et la Mitidja, à bord d'une camionnette et s'égosillant derrière une sono défilante.

En 1966, Baït, régisseur à la RTA (aujourd'hui EN-TV, office de la radio-télévision algérienne), séduit par les qualités vocales d'Abdelkader, lui fait enregistrer deux morceaux : *Sallam Ef Lehwa* et *Darni Hwil Ghezala*. L'année suivante, il grave enfin son tout premier 45 tours, avec la collaboration fructueuse du compositeur et propriétaire d'un des rares studios d'enregistrement privé de l'époque, 6 rue Hoche, à deux pas de la RTA. La complicité artistique qui unit les deux hommes se poursuivra et se concrétisera par un succès monumental avec *Djah Rebbi*. Lequel ouvrira en grand à Chaou toutes les portes de la reconnaissance. Son chaâbi remodelé, vif et attrayant lui vaudra des engagements incessants. Audacieux, il se permet même une reprise de *Youm El Djemaâ*, un classique tenu pour intouchable. On a souvent reproché à Abdelkader ses tendances pour les airs

« légers » mais on oublie que cet artiste élégant, virtuose du mandole, reste, au fond, plus proche qu'on ne le croit des sources qui ont abreuvé le chaâbi. Chansons tristes ou gaies, ambiance de fête, emprunt à la tradition ibérique à travers *Chelat Layani*, interprété autrefois par Luis Mariano et quelques grands d'Espagne, Chaou, avec un art dont lui seul a le secret, nous parle directement au cœur sans négliger les hanches.

Rabah Mezouane

Abdelkader Chaou

Kifache Hilti (Que faire pour m'en sortir ?)

Refrain

Ô mes amis, que faire pour m'en sortir ?

Comment trouver l'issue ?

À qui je raconte mon histoire

Il tombe des nues, sidéré

Cesse tes reproches, censeur
Pourquoi me blâmes-tu ?
Si tu avais éprouvé la morsure de ma passion
Ma condition t'aurait arraché des larmes
Le prince de l'amour m'a provoqué et a décidé ma mort
Dégainant son épée, il m'a ordonné de lui obéir
Quel grand malheur m'est tombé dessus
Face à des lames tranchantes, des lances et un corps expéditionnaire,
Je ne puis que me rendre et me soumettre
S'il consent à me faire grâce
Mais puisque je lui tiens tête, pourquoi me plaindre ?
Mes mots se sont absentés
Ô mes amis, ma passion est houleuse, la cruelle se fait désirer
Le couperet de l'amour a tranché mon cœur
Et nul ne s'en est aperçu
Aucun médecin n'a su me réconforter
Pas le moindre érudit n'a su me conseiller
J'ai consulté un docteur pour lui faire part
De mes tourments et il me dit
« C'est l'amour des belles qui t'amène »
Puis je me suis tourné vers l'expert légiste
Pour l'entretenir de mon mal
« Je te conseillerai et je t'aiderai si tu m'écoutes »
Je rétorquai : « Ô maître, soulage ma peine
Et si tu apaises mon âme, je serai à jamais ton serviteur,
Si tu veux bien de moi »
Il me dit : « Renonce à ton obsession pour les belles »
Alors ma folie augmenta en intensité, mon état s'aggrava
Le monde m'apparut plus étouffant

Je répondis : « Si je renonce à ma passion et à mon amour

Il ne me restera aucune joie, alors que ma bien-aimée

Nourrit de tendres sentiments pour moi »

L'expert sourit, compréhensif, il avait enduré

Les mêmes épreuves que moi

L'amour et la passion lui revinrent en mémoire

Dès qu'il lut en moi et observa mon visage déconfit et livide

Il me dit : « Je comprends, car cet amour

Est une terrible calamité »...

SAMEDI 15 SEPTEMBRE – 22H

Rue musicale

Cabaret raï

Cheba Fadéla, chant

Nabyle Tamarat, derbouka

Maamoun Dehane, batterie

Patrick Piazza, guitare basse

Malik Kerrouche, guitare

Kenzi Bourras, clavier

Djamel Hamiteche, percussions

Fin du concert vers 23h15.

Fadéla, la première dame du raï électrique

C'est celle par qui le raï nouveau est arrivé. En 1979, alors qu'elle a 17 ans à peine, Fadéla enregistre à Oran, chez Kassidy, une chanson dont le texte au contenu sulfureux est tiré du recueil de poèmes du grand poète de l'Ouest algérien, Mustapha Ben Brahim. La musique est chargée d'électricité et, côté percussions, on retrouve un certain Mohamed Sahraoui qui tape avec conviction sur des bongos. La voix traduit un tempérament de feu et *Ana ma h'lali ennoum* (Je n'apprécie plus le sommeil) séduit les jeunes par son vif rythme alaoui et un passage où sont évoqués quelques jeux érotiques sur une plage et choque les gardiens des bonnes mœurs, par son refrain où l'adolescente décrète que « *la bière est arabe et le whisky occidental* ». Mais il ouvre surtout la voie au raï moderne qui, jusque-là, ne dépassait pas ses limites régionales et permet à Fadéla de nombreux engagements dans des boîtes de la corniche oranaise où, en principe, l'accès est refusé aux femmes. Elle brave cet interdit sexiste, édicté sous le régime de fer du colonel Boumediène, et elle se produit avec le soutien de Messaoud Bellemou, le trompettiste trait d'union entre hier et aujourd'hui.

Auparavant, Fadéla Zelmat, née le 5 février 1962 à Sig, une petite ville à l'est d'Oran, au sein d'une famille modeste, avait effectué des débuts encourageants sur les planches en tenant le rôle du Soleil dans *B'hira*, une comédie musicale pour enfants. Habitant juste en face de l'entrée du célèbre Théâtre régional d'Oran, dont un de ses frères et une de ses sœurs étaient membres, la jeune Fadéla se faufilait dans le lieu dirigé par Abdelkader Alloula (assassiné en mars 1994) pour assister aux répétitions des groupes en vogue à l'époque, des Marocains en majorité comme Hamid Zahir, Jil Jilala et les légendaires Nass El Ghiwan. Elle mêle souvent sa voix à la leur et hérite d'un surnom, « *Rimitti S'ghira* » (« *la petite Remitti* »), octroyé par Allalou qui l'introduit, en 1976, dans le casting du téléfilm *El Djalti (Le Gaucher)*. Réalisée par Mohamed Ifticène, la fiction, qui connaîtra un immense succès, narre les quatre cents coups d'une bande de jeunes délinquants et l'on voit apparaître Fadéla, tantôt en minijupe, tantôt en bikini, en train de boire, de fumer et de voler. Elle interprète également *Essénia*, un des hits de Nass El Ghiwan. Ce rôle lui attire les foudres des conservateurs qui dénoncent son attitude non-conforme aux préceptes de l'Islam. Cela n'empêche pas Fadéla de poursuivre sa petite bonne femme de route en faisant les jolis chœurs dans les enregistrements du vétéran populaire Boutaïba Sghir. Ce qui constitue la meilleure des écoles, d'autant qu'elle sera renforcée par une brève collaboration avec Cheikha Djenia, la sorcière bien-aimée du raï traditionnel et coquin. C'est ainsi que plusieurs producteurs de ce qui était nommé encore « pop-ray » la remarquent et l'orientent vers les chemins des studios. C'est dans celui dit « Afrah », vétuste et mal équipé, qu'elle enregistre le titre de gloire qu'on a mentionné plus haut qui lui fait rencontrer le succès et une amitié amoureuse avec Sahraoui qui aboutira sur un mariage le 7 avril 1983.

Le couple décide de se constituer en duo et la formule marche rapidement grâce à un morceau gravé au « Rallye », un studio moderne de Tlemcen, et intelligemment agencé par Rachid Baba Ahmed (abattu en février 1995). *N'sel Fik (Tu es à moi)*, qui se démarque nettement des précédentes productions raï où l'à-peu-près côtoie souvent le pire, devient rapidement un tube

qui sera amplifié par la présence du duo au Festival raï de Bobigny en janvier 1986. Fadéla avait marqué une pause de trois ans pour cause de maternité (elle sera la mère de trois enfants). Plus tard, grâce à N'sel Fik, une carte de visite influente, le couple légitime du raï obtiendra une signature, la première pour des chanteurs de raï, chez une major, Island, laquelle mettra sur pied une vaste tournée européenne en 1988. La voix de Fadéla, samplée par les 49^{es}, un groupe de house music, fait entrer par effraction du raï dans le Top 50. Les deux vocalistes feront, par la suite, la joie de beaucoup de fans à l'occasion de tournées qui les posent un peu partout en Europe et aux États-Unis. En 1996, dans la foulée d'un album en partie arrangé par Bill Laswell, Fadéla et Sahraoui investissent le Zénith, avec une guest-star de poids, leur « compatriote » Enrico Macias, mais ne réussissent pas à rameuter la foule des grands jours. C'est le début des désillusions et des concerts à la petite semaine. Le couple finit par se séparer et Fadéla revient à ses premières amours : la chanson en solo qui lui allait si bien au teint. Lors d'un récent passage au Café de la Danse, dans le cadre des « belles nuits du ramadan », elle a fait la démonstration par les cordes vocales et le jeu de scène magnétique qu'elle reste la référence majeure du raï au féminin.

Rabah Mezouane

Fadéla

Ana Ma h'lali ennoum

(Moi, je n'apprécie plus le sommeil)

La bière est arabe et le whisky occidental
Mon malheur, je n'apprécie plus le sommeil
J'ai dormi dans le lit et déposé mes papiers
On m'a aveuglée pour ne plus voir mon amour
Il n'y a de dieu que Dieu et je n'en peux plus
Malheur, le sommeil me fuit
Je ne veux plus être amoureuse
Je serai plus propre et plus saine ainsi
J'aime boire de l'eau à table
Le turban est arabe, le béret français
Il a le turban relâché, hiver comme été
Entre mer et rochers
Elle s'est entièrement dévêtue
J'irai au Plateau*, Boulevard Marceau
Ouvrez la fenêtre, j'ai du mal à respirer
Moi je vieillis vite à force de bouillir
À chaque veillée
Endormis sur la plage, l'eau nous a emportés.

*Quartier populaire oranais

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE

Amphithéâtre

Cinéma

11h

Avoir vingt ans dans les Aurès

Film de **René Vautier**

Avec **Philippe Léotard, Yves Branellec, Jean-Michel Ribes, Alexandre Arcady**

France, 1972, 100 minutes.

« Fous pas ton pied dans cette merde / C'est une vraie histoire de fou / Pas ton pied dans cette merde / Ou bien t'y passeras jusqu'au cou » : le refrain de cette chanson, présente dans ce film de René Vautier, donne le *la* du drame qui s'y joue. L'action se situe en avril 1961, quand un commando de l'armée française détruit une cache de médicaments de l'ALN (Armée de Libération Nationale), dans le massif des Aurès. Un soldat, Lomic, est tué lors des combats. Un Algérien, Youssef, est capturé. Robert, instituteur dans le civil, est gravement blessé à la jambe. Dans l'attente d'être évacué, il se remémore les événements des derniers mois, les horreurs de cette guerre qui ne dit pas son nom, la mise au pas des pacifistes français, puis la tragique dérive de ces soldats qui pillent, violent et tuent.

Ce film exceptionnel a reçu le Prix de la critique internationale au Festival de Cannes en 1972. Sa mise en œuvre n'a pu avoir lieu avant 1971, et René Vautier n'obtint le visa de distribution qu'au prix d'une grève de la faim. Sans manichéisme et sans militer pour la désertion, cette fiction montre comment des hommes simples peuvent se transformer en terribles machines de guerre.

15h

Chronique des années de braise

Film de **Mohammed Lakhdar-Hamina**

Avec **Yorgo Voyagis, Henry Czarniak, Hassan El Amir**

Algérie, 1975, 176 minutes.

Cette longue fresque historique commence en 1939 et se termine le 11 novembre 1954. Elle n'a pas la prétention de raconter toute l'histoire de l'Algérie. Mais les jalons historiques choisis par Mohammed Lakhdar-Hamina montrent en quoi le 1^{er} novembre 1954 (date du déclenchement de la révolution algérienne) n'est pas un simple accident de l'histoire, mais l'aboutissement d'un long trajet entrepris par le peuple algérien...

Le film est composé de six chapitres : les années de cendres (la sécheresse, la misère et l'abandon de la terre par les paysans), l'année de la charrette (la Seconde Guerre mondiale et ses conséquences sur le pays), les années de braise (la flambée de conscience politique contre le colonisateur), l'année de la charge (les élections de 1947, le choix entre le légalisme et le soulèvement), les années de feu (la révolte dans les campagnes, l'organisation des maquis) et le 11 novembre 1954 (la révolte devenant révolution).

Récompensé par la Palme d'or au Festival de Cannes en 1975, ce film imprime la marque d'un style nouveau. « *C'est un grand film, écrira Robert Chazal dans France Soir, et en même temps un document remarquable par ses qualités esthétiques... Comment et pourquoi la révolution algérienne s'est déclenchée le 1^{er} novembre 1954 : tel est le sujet de ce film aux images admirables où le souffle épique l'emporte de très loin sur le didactisme et l'esprit de propagande.* »

19h

Festival panafricain d'Alger 1969

Film documentaire de **William Klein**

Algérie, 1969, 90 minutes.

Pendant une semaine, à Alger en juillet 1969, une déferlante humaine venue de toute l'Afrique investit la ville pour la première édition du Festival culturel panafricain. Le mot d'ordre est hautement symbolique : affirmer l'originalité et la fierté de la culture africaine à l'heure où plusieurs pays du continent sont encore colonisés.

Photographe, peintre et graphiste engagé, William Klein y est présent, chargé de coordonner la réalisation d'un documentaire sur cet événement révolutionnaire et festif.

Ce document exceptionnel, restauré grâce à la volonté du ministère de la Culture algérien, nous permet de retrouver Miriam Makeba, Archie Shepp mais aussi Agostinho Neto, Amílcar Cabral et les Black Panthers. Autant de révolutionnaires réunis pour chanter la libération de l'Afrique par la culture.

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE – 16H30

Salle des concerts

Épopées kabyles

Lounis Aït Menguellet, chant

Mokrane Adlani, violon,

Malik Kerrouche, guitare

Djaffar Aït Menguellet, chant, synthétiseur, flûte

Nabyle Tamarat, Djamel Hamiteche, percussions

Fin du concert vers 18h.

Aït Menguellet : du dépit amoureux à la vision politique

De sa naissance à Ighil Bwammas en Kabylie, Aït Menguellet a conservé une poésie façonnée par la rudesse des montagnes. Tout petit, il écoutait Slimane Azem (interdit d'antenne en Algérie mais diffusé sur la tranche horaire en kabyle de Radio-Paris), Cheikh El Hasnaoui et Taleb Rabah.

Poussé à se présenter dans une émission pour jeunes talents sur la chaîne II, la radio kabylophone de la RTA (radio-télévision algérienne), Aït Menguellet apparaît en 1967. Ses premiers soupirs poétiques, il les puise dans sa montagne, où les immigrés en vacances au bled racontent, où les amoureux se taisent, gardiens des traditions ancestrales d'une Kabylie qui ne déroge pas au mariage forcé. Ce que va dénoncer Lounis dans ses premières chansons tout en mettant son cœur à nu (« Ikhaq Ul ») dans des textes-déclarations d'amour incendiaires, avec les mots justes pour dire une sensibilité à fleur de peau, narrer par le menu une histoire qui finit mal ou célébrer, au contraire, des retrouvailles avec une bien-aimée longtemps perdue de vue. Il traduisait déjà un malaise profond d'une société tiraillée entre tradition et modernité, dont on suit les évolutions dans l'album « Thalt Ayam » (Trois jours).

Avec « A aâthar » (Le mendiant), où il exprime le rêve, censé se matérialiser, d'un arbre renouant avec ses racines, il aborde une nouvelle phase intégrant les questions sociales et politiques sans pour autant abandonner ses cris d'amour, cette fois sous le regard d'un adulte qui s'assume. « Amjahed » (Le combattant) indique clairement que Lounis a définitivement opté pour une démarche à caractère politique, sans rien céder d'un style où la métaphore est reine et la poésie plus que jamais à l'honneur. Mais il bouscule intelligemment l'ordre établi, les idées reçues et les convictions patriotiques de pacotille en déplorant la perte inutile de combattants qui ont donné leur sang pour une Algérie phagocytée par des tyrans : « *Toute la chanson est provocation et dérision quant au vécu de cette veuve et au devenir de l'idéal qui a conduit son époux au sacrifice de sa vie* », explique-t-il dans un entretien. Du reste, le titre « Amjahed » avait été censuré par la radio kabylophone d'Alger, contrôlée par le pouvoir. Cela n'a pas empêché Lounis Aït Menguellet de maintenir ce cap de visionnaire politique au fil de tous ses albums suivants.

Rabah Mezouane

Lounis Aït Menguellet

Iminig g-id (Le voyageur nocturne)

Si tu connais ton chemin
Si tu sais ta destination
Sors et ferme la porte derrière toi
Tu ne te retourneras ni ne te lamenteras
Dans l'obscurité écoute ta trace
Et le bruit où tu le sentiras
Le Monstre de la nuit est ton compagnon
Vaincs-le ou tu t'inclineras devant lui
Son chemin en quoi tu as cru un jour
T'épargnera ou t'emportera
Quatre-vingt-dix-neuf balles
La centième t'attend
Ô Voyageur de nuit!

Si la tourmente t'épargne
Si elle te permet d'arriver
Dis-leur notre état
Notre vie tu la leur montreras
Un genou par terre
Attend l'autre
Le temps passe sans que l'on sache
S'il se relèvera ou le rejoindra
Toi, que le jour ne te rattrape
De peur qu'il ne t'emporte
Quatre-vingt-dix-neuf balles
La centième t'attend
Ô voyageur de nuit!

Si tu arrives dis-leur
Dis-leur: considérez-les mesures prises
Les Gens de Dieu nous entendent
Mais ils refusent de nous répondre
Nous les attendons encore
Leur Protection reviendra-t-elle ?
Jusqu'à ce que les bras nous en tombent
La force d'agir anéantie
Dis-leur: l'espoir est souffrant
Si elle persiste sur cette voie il nous oubliera
Quatre-vingt-dix-neuf balles
La centième t'attend
Ô voyageur de nuit!

À l'orée du jour
La tourmente t'a vaincu
Le cri de la paix a été brisé
Ils n'entendront pas ton message
Tu es né un soir
Ta vie n'est qu'une nuit
Ton nom par l'obscurité gardé
Tu es mort sans jamais voir le soleil
Tu es tombé à l'aube
Laissant l'espoir derrière toi
Quatre-vingt-dix-neuf balles
La centième t'a emporté
Ô voyageur de nuit.

BIOGRAPHIES

CONCERT DU 11 SEPTEMBRE

Olivier Penard

Né à Paris en 1974, Olivier Penard découvre sa vocation de musicien à l'âge de 18 ans. Il étudie alors la composition avec Guy Reibel et Philippe Capdenat. Désireux d'écrire une musique expressive et lyrique, il se réclame de compositeurs tels qu'Honegger, Stravinski, Ravel, Brahms ou encore Dutilleux. Son langage se caractérise par une harmonie sensuelle et colorée tout en dégageant une grande énergie issue de contours rythmiques vigoureux ainsi que d'une forte densité dramaturgique. Ses recherches se proposent d'assumer les exigences des techniques actuelles sans renoncer aux influences du jazz ou de la musique de films. Auteur de nombreuses œuvres vocales, il s'inspire des poèmes d'Edgar Allan Poe, Jorge Luis Borges, Paul Éluard, Hermann Hesse, Michel-Ange, ou des textes sacrés (Psaume 30, motets pour l'office des ténèbres). Il compose également plusieurs pièces d'orchestre et de musique de chambre. Ses œuvres sont notamment interprétées par Le Jeune Chœur de Paris (Laurence Equilbey), Les Cris de Paris (Geoffroy Jourdain), Sequenza 9.3 (Catherine Simonpietri), l'Ensemble Vocal Benjamin Britten (Nicole Corti), le Madrigal de Bordeaux (Éliane Lavail), le Chœur et l'Orchestre de la Radio Flamande, l'Orchestre de la Cité Internationale (Adrian McDonnell), l'Orchestre

Divertimento (Zahia Ziouani) ou l'Orchestre National de Montpellier (Fabien Gabel). Il collabore avec des interprètes tels que le Quatuor Debussy, Jonas Vitaut, Alice Ader, Geneviève Laurenceau, Fabrice Bihan, Arnaud Thorette, Dana Ciocarlie, Roland Daugareil ou Patrick Langot et s'associe à des chanteurs tels qu'Ariane Douguet, Christophe Crapez et Matthieu Lécroart (France), Stacie Dunlop (Canada) et Stephan Van Dyck (Belgique). L'attention qu'il porte à la littérature jeunesse le conduit à composer plusieurs mélodrames dont *La Chèvre de monsieur Seguin* pour lequel Jacques Bonnaffé prête sa voix (éditions Didier jeunesse) et *Peter Pan*, commande de l'Orchestre de Région Avignon Provence. Ayant déjà travaillé pour le théâtre, la danse (compagnie Desprairies) et la télévision, il est également amené à diriger différentes formations musicales : l'ensemble instrumental Opus Neuf consacré au répertoire du XX^e siècle et l'ensemble vocal féminin Zéphyre avec lequel il aborde la musique baroque française ainsi que le music-hall. En outre, il occupe jusqu'en 2009 les fonctions de directeur des études dans les conservatoires de la ville de Paris. De 2009 à 2011, Olivier Penard est compositeur en résidence à l'abbaye de La Prée. Il est par ailleurs lauréat de la Fondation Banque Populaire.

Salim Dada

Salim Dada est à l'origine d'une musique considérée comme un pont reliant l'Occident à l'Orient, un message de paix et de dialogue entre

le monde arabo-musulman et l'Europe. Autodidacte pendant dix ans, Salim Dada apprend à jouer de la guitare classique puis de l'*oud*, de la contrebasse, de la kwaita et du mandole. Il étudie également l'harmonie, les théories musicales occidentales et orientales et présente plusieurs œuvres pour guitare solo et petits ensembles. En 2007 et pour la première fois en Algérie, Salim Dada a été nommé compositeur en résidence auprès de l'Orchestre Symphonique. Les compositions de Salim Dada ont été primées dans plusieurs concours et ont été présentées dans de nombreux événements : le Festival Schumann à Bonn, le 57^e Festival des Jeunes Orchestres Richard Wagner à Bayreuth, le 1^{er} Festival de l'Orchestre Euro-méditerranéen à Damas, la 7^e édition du Festival des Compositeurs Arabes « Arab Perspectives » au Caire, Settembre Musica « MITO 2009 » à Milan, le « PAN 6 » à Amsterdam, le Festival de la Diversité Culturelle à l'UNESCO de Paris, le Perinaldo Festival à Imperia et Est-Ovest 2010 au nord de l'Italie. Ses compositions ont été interprétées dans plusieurs pays du monde (Algérie, Allemagne, Italie, Autriche, France, Maroc, Syrie, Égypte, Argentine, Hollande, Espagne, Qatar et États-Unis) par divers orchestres et ensembles.

Amel Brahim-Djelloul

Amel Brahim-Djelloul a commencé son apprentissage musical par l'étude du violon avant de se tourner vers le chant. Durant sa formation, elle a bénéficié des enseignements de Abdelhamid Belferouni, Noëlle Barker,

Frantz Petri, Peggy Bouveret et Malcolm Walker. Elle est diplômée du CNSMD de Paris. Reconnue comme une personnalité musicale d'exception, appréciée pour la couleur riche et ensoleillée de son timbre, la soprano Amel Brahîm-Djelloul se produit sur les scènes les plus prestigieuses. En 2007, elle est nommée dans la catégorie « Révélation Lyrique » des Victoires de la Musique. Son parcours lui a déjà donné l'occasion d'aborder plusieurs rôles majeurs du répertoire, tels que Nanetta dans *Falstaff*, Susanna dans *Les Noces de Figaro*, Pamina dans *La Flûte enchantée*, Despina dans *Così fan tutte*, Adina dans *L'elisir d'amore*, Mélisande dans *Pelléas et Mélisande* ou le rôle-titre de *Véronique* de Messager. Elle a ainsi pu travailler avec des chefs d'orchestre de renom et a été amenée à chanter sur les plus grandes scènes, tant en France (Opéra National de Paris, Théâtre du Capitole de Toulouse, Théâtre des Champs-Élysées, Théâtre du Châtelet, Opéra Comique, Opéra de Nice, Opéra d'Avignon, Salle Pleyel, Salle Gaveau, Théâtre Musical de Besançon...) qu'à l'étranger (Opéra de Lausanne, Grand Théâtre de Genève, Deutsche Staatsoper de Berlin, Théâtre de La Monnaie de Bruxelles, Kennedy Center de Washington, Barbican Centre de Londres, Auditorium de Madrid, Théâtre National Algérien d'Alger, Lincoln Center de New York...). Amel Brahîm-Djelloul est aussi régulièrement invitée par de nombreux orchestres (Orchestre National de France, National Symphony Orchestra de Washington,

Orchestre Philharmonique de Strasbourg, Orchestre Symphonique Padeloup, Orchestre Symphonique National Algérien, Orchestre National d'Île-de-France...) et ensembles (Le Poème Harmonique, Les Arts Florissants, 2E2M...). Fière de ses origines, soucieuse de les défendre, elle a souhaité axer le programme de son premier disque, édité par Ame Son et unanimement reçu par la presse, sur le thème des mille et une nuits. Son disque suivant, *Amel chante la Méditerranée*, propose des pièces du patrimoine arabo-andalou, adaptées par son frère, le violoniste et musicologue Rachid Brahîm-Djelloul, et interprétées par Amel Brahîm-Djelloul et l'Ensemble Amedyez.

Rachid Brahîm-Djelloul

Rachid Brahîm-Djelloul obtient les premiers prix de violon et de musique de chambre au Conservatoire d'Alger ainsi qu'une licence de musicologie. Il poursuit en France sa formation théorique et pratique (maîtrise de musicologie et DEA en esthétique, sciences et technologies des arts, prix de violon et prix d'excellence de musique de chambre au CNR de Rueil-Malmaison). Rachid Brahîm-Djelloul a travaillé dans de nombreux orchestres symphoniques. Il s'est également produit en soliste et en musique de chambre avec le Quatuor Hypoténuse. Tout aussi brillant instrumentiste de musique traditionnelle, il se produit également avec l'ensemble El Mawsili (orchestre de musique arabo-andalouse), Emmanuelle Drouet, Simon Elbaz ou Enrico Macias. Il a aussi accompagné

des œuvres théâtrales de Slimane Benaïssa, notamment *Prophètes sans dieu* qui a reçu un franc succès dans les pays francophones. Rachid Brahîm-Djelloul a également participé à de nombreux enregistrements aussi bien de musique classique et traditionnelle que de jazz et de variété. Il a ainsi enregistré aux côtés de Sandra Bessis, Enrico Macias, Nassima, Michel Deneuve, François Méchali, Idir, Takfarinas, Chérif Kheddam ou encore Adamo. En tant que musicologue, il participe à de nombreux colloques et émissions de radio en France comme à l'étranger, rendant compte de ses travaux de recherche concernant les musiques traditionnelles du pourtour méditerranéen. Par ailleurs, il collabore à deux ouvrages ; l'un sur la musique populaire dite chaâbi d'Algérie (éditions El-Ouns/UNESCO), l'autre sur la musique arabo-andalouse (CD interactif/éditions El-Ouns). Fort de cette expérience, Rachid Brahîm-Djelloul crée tout naturellement l'Ensemble Amedyez avec lequel il souhaite faire fleurir toute la diversité et la richesse d'un patrimoine méditerranéen multiple – et pourtant féru de résonances communes. Le premier projet de cet ensemble est le spectacle qu'il réalise avec sa sœur, Amel Brahîm-Djelloul, présenté notamment aux Bouffes du Nord, à la Cité de la musique, à l'Auditorium de Vaucluse, au Festival International d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence ou à Marciac. Il se produit également souvent avec des orchestres symphoniques dans un répertoire de musique traditionnelle.

Il est ainsi invité au Théâtre du Châtelet avec l'Orchestre Padeloup aux côtés de Gilles Apap et Amel Brahimi-Djelloul. Il participe aussi à un concert avec l'Orchestre de l'Unesco à Paris sous la direction d'Amine Kouider où il chante des chants traditionnels avec un arrangement pour orchestre symphonique qu'il réalise à cette occasion en collaboration avec Smail Benhouhou. Il collabore avec l'Orchestre Divertimento, dirigé par Zahia Ziouani, avec qui il se produit à la Cité de la musique et en région parisienne. Enfin, il crée une classe de violon à l'ENM de Gennevilliers, où il enseigne depuis 2005 (musiques de tradition méditerranéenne).

Jean-Marc Phillips-Varjabédian

Né à Paris, Jean-Marc Phillips-Varjabédian a commencé ses études de violon à l'âge de 5 ans. Il obtient un premier prix de musique de chambre au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris en 1984 et l'année suivante le premier prix de violon à l'unanimité. Il suit deux cycles de perfectionnement dans les classes de Gérard Poulet et de Jean-Claude Bernède. Jean-Marc Phillips-Varjabédian étudie ensuite à Crémone en Italie sous la direction de Salvatore Accardo puis à la Juilliard School of Music de New York avec Dorothy DeLay durant un an. Il a remporté de nombreux prix dans les concours internationaux de violon Carl Flesch, Zino Francescatti, Lipizer, de Palm Beach. En 1990, il est le seul européen finaliste du Concours International Tchaïkovski à Moscou.

Ces distinctions lui ont permis de se produire avec orchestre dans les plus grandes salles : Barbican Hall à Londres avec le London Symphony Orchestra, au Carnegie Hall de New York en récital, au Casals Hall à Tokyo et sous la direction de Sir Yehudi Menuhin qui l'invite à faire partie de sa fondation. Depuis 1995, Jean-Marc Phillips-Varjabédian a rejoint le Trio Wanderer avec qui il mène une brillante carrière internationale. Parallèlement à celle-ci, il se produit en tant que soliste avec de nombreux orchestres en France. Il joue régulièrement avec la pianiste Marie-Joseph Jude, avec son frère le violoncelliste Xavier Phillips et son ami arménien le pianiste Vahan Mardirossian. Il s'intéresse également à d'autres formes de musique : il a fondé un septuor avec Richard Galliano autour d'un programme Piazzolla qui s'est produit à travers le monde. Jean-Marc Phillips-Varjabédian est professeur au Conservatoire National Supérieur de Musique de Lyon. Il joue un Petrus Guarnerius (Venise 1748).

Zahia Ziouani

Née en 1978, Zahia Ziouani est un chef d'orchestre au parcours artistique riche, caractérisé par un investissement énergétique et passionné au service de la musique et de sa promotion. Titulaire de plusieurs prix de conservatoire (alto, guitare classique, musique de chambre), elle est diplômée en analyse, orchestration, ainsi qu'en musicologie à l'Université Paris IV-Sorbonne. En 1996 et 1997, elle se forme auprès du

célèbre Maestro Sergiù Celibidache, après avoir été sélectionnée pour intégrer sa classe de direction d'orchestre à Paris et à Munich. Depuis 1996, elle dirige l'Orchestre Symphonique Divertimento et est également premier chef d'orchestre associé de l'ensemble instrumental Densités 93, depuis 2005. En 2007, elle a dirigé de nombreux orchestres de renom : l'Orchestre National du Caire, l'Orchestre National de Tunis, l'Orchestre National des Pays de la Loire. En 2012, elle collaborera entre autres à nouveau avec l'Orchestre National des Pays de la Loire. Dans le cadre de festivals internationaux, elle est régulièrement invitée à diriger d'autres formations symphoniques et des orchestres étrangers (Russie, Roumanie, République tchèque, Pologne, Ukraine, Espagne, Allemagne, France, Australie, Algérie, Égypte, Tunisie et Chine). Avec plus de 450 concerts donnés en tant que chef d'orchestre, elle se produit grâce à sa renommée et son talent dans des lieux prestigieux en France (Cité de la musique, Salle Pleyel, Salle Gaveau, l'Olympia, le Sénat, la Basilique de Saint-Denis...). De grandes personnalités du monde musical français et international ont joué à ses côtés : Raphaël Pidoux (violoncelle), Jean-Marc Phillips-Varjabédian (violon), Sophie Koch (chant), Ferruccio Furlanetto (chant), Deborah Nemtanu (violon), Vincent Léonard (cor), Philippe Hanon (basson)... Elle crée, en juin 2008, le Festival Classiq'à Stains afin de promouvoir la musique auprès de tous les publics. Elle a également été invitée à assurer

l'encadrement artistique aux côtés de la Cité de la musique et de l'Orchestre de Paris du projet DEMOS destiné à sensibiliser à la pratique d'orchestre des enfants issus de Paris et sa région. Pour l'ensemble de son activité remarquée, elle reçoit en 2006 le « Trophée de la réussite au féminin » au Sénat. En 2007, c'est au tour de la plus haute distinction pour son investissement dans la vie musicale de l'Algérie : le « Premier prix de musique », décerné par le président de la République algérienne. En 2008 elle est promue chevalier de l'Ordre national du mérite de la République française. Un documentaire illustrant son parcours et sa carrière de chef d'orchestre, diffusé sur Arte, France Télévisions et Mezzo en 2011, marque un temps fort de sa carrière.

Orchestre Symphonique

Divertimento

Créé en 1997, l'Orchestre Symphonique Divertimento est un ensemble symphonique réunissant 70 musiciens permanents de renom de Seine-Saint-Denis, Paris et de la région Île-de-France. Il est dirigé par le chef d'orchestre Zahia Ziouani qui en assure la direction musicale. Depuis 2007, il est en résidence à l'auditorium Xenakis de la ville de Stains, en Seine-Saint-Denis. Depuis plus d'une décennie, l'orchestre donne en moyenne 30 concerts par an et participe à des projets artistiques innovants et ambitieux. De grandes personnalités du monde musical français et international sont associées à sa programmation : Raphaël Pidoux et Jean-Marc

Phillips-Varjabédian, Sophie Koch, Ferruccio Furlanetto, Philippe Hanon, Vincent Léonard, Deborah Nemtanu, Ève Ruggiéri... Au travers de sa programmation riche et diversifiée, il lui tient à cœur de se produire sur divers territoires et de permettre à tous les publics d'accéder à la musique symphonique. L'Orchestre Symphonique Divertimento mène de nombreuses actions de sensibilisation, de diffusion et participe à des projets éducatifs concernant la musique symphonique et lyrique. En 2010, il participe aux côtés de l'Orchestre de Paris à l'encadrement musical du projet de création d'orchestre de jeunes DEMOS, initié et piloté par la Cité de la musique. Au fil des ans, l'Orchestre Symphonique Divertimento s'est affirmé autour de la promotion du répertoire symphonique et de la musique française. Il propose également des programmes autour de l'opéra et destine régulièrement sa programmation aux musiques de films. L'Orchestre Symphonique Divertimento participe par ailleurs à des projets originaux et interdisciplinaires permettant l'association originale d'autres esthétiques telles que le jazz, les comédies musicales et certains patrimoines de musiques traditionnelles. L'activité de l'Orchestre Symphonique Divertimento est fortement ancrée en Seine-Saint-Denis, et rayonne en région Île-de-France, en province et à l'étranger. Il se produit dans des lieux prestigieux tels que la Cité de la musique, l'Olympia, la Basilique

Saint-Denis, la Salle Gaveau, le Sénat, le Petit Palais, le Ministère de la Justice, la Maison de la Culture 93, le Théâtre National d'Alger (Algérie). Il est par ailleurs régulièrement invité à se produire dans différentes salles parisiennes et séquanodonyoniennes ainsi que dans des festivals en France et à l'étranger (Russie, Espagne, Algérie, Pologne, République tchèque). Depuis 2008, il est partenaire artistique de l'Orchestre Symphonique National d'Algérie. Il est par ailleurs invité à se produire à l'événement « Marseille-Provence 2013 ».

CONCERT DU 12 SEPTEMBRE

Arnaud Marzorati

Arnaud Marzorati commence le chant au sein de la Maîtrise de Musique Baroque de Versailles, étudiant la pratique du chœur professionnel auprès d'Olivier Schneebeli et l'art vocal avec des maîtres tels que James Bowman, Martin Isepp ou Sena Jurinac. Il entre ensuite au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, dans la classe de Mireille Alcantara, pour y obtenir un premier prix de chant. Enfin, il se perfectionne au sein de la troupe de l'Opéra Studio de l'Opéra de Lyon. Grâce à son parcours pédagogique qui l'introduit dans les différents siècles et styles de l'art vocal, Arnaud Marzorati chante un répertoire qui va de la musique baroque à la création contemporaine. Il est, par exemple, Papageno dans *La Flûte enchantée* de Mozart, Figaro dans *Le Barbier de Séville* de Rossini, Malatesta dans *Don Pasquale* de Donizetti, Marullo dans *Rigoletto* de Verdi ou Sganarelle dans *Le Médecin malgré lui* de Gounod. Il chante avec des chefs tels que William Christie, Christophe Rousset, Hervé Niquet ou Vincent Dumestre le répertoire baroque (grands motets, oratorios, tragédies lyriques, cantates françaises). Il participe à des créations contemporaines de compositeurs tels qu'Isabelle Aboulker, Franco Donatoni, Peter Eötvös, Pierre-Adrien Charpy et Thierry Pécou. Il a enregistré une vingtaine de disques (cantates de Boismortier et Dornel, opéras de Lully et de Delalande, grands motets de Desmarests et Couperin, airs de cour

de Tessier, Boesset et Moulinié, *Te Deum* de Charpentier, mélodies de Prévert, etc.). Avec le ténor Jean-François Novelli, il a créé l'ensemble Lunaisiens, avec lequel ils cherchent à réunir des artistes qui sont en quête d'un même idéal : l'art du mot chanté. Ils ont enregistré un premier disque de cantates françaises : *Tyrannique empire* de Stuck, sur le thème de la jalousie. Partenaire de Royaumont et de l'Académie Bach, l'ensemble Lunaisiens a produit l'opéra *Zémire et Azor* de Grétry en août et septembre 2009. Cette production a ensuite été accueillie dans les murs de l'Opéra Comique à Paris en mars 2010. Grand amateur du répertoire de la chanson du XIX^e siècle, Arnaud Marzorati effectue des recherches sur ces chansonniers, qui le conduisent à produire un premier disque, *Le Pape musulman* (chansons de Pierre-Jean de Béranger), puis un autre, *La Bouche et l'Oreille*, sur Gustave Nadaud, poète et musicien du Second Empire ; les deux disques édités chez Alpha ont été salués par la critique. Il participe également à des tours de chant en partenariat avec La Clef des Chants, des récitals avec accordéon qui réveillent un répertoire lyrique populaire à l'origine de la grande chanson française, des concerts avec l'Opéra Comique ou l'Opéra de Rouen, comme par exemple *Le Mouchard ou la Conspiration des chansons* mis en scène par Vincent Vittoz et accompagné au piano par Daniel Isoir. Avec la Cité de la musique et les Lunaisiens, il réalise un cycle sur le répertoire de la Révolution française. Un disque de chansons de

1789 à 1795 est sorti en juin 2011, avec la complicité de la Cité de la musique et Alpha productions. Un autre sortira fin 2012, sur le thème des « trois révolutions du XIX^e siècle ».

Rachid Brahim-Djelloul

(Voir concert du 11 septembre)

Noureddine Aliane

Né à Alger dans une famille dont l'entourage réservait une place de choix à la musique chaâbi et andalouse, Noureddine Aliane était prédisposé à ce genre et patrimoine musical. Très jeune, il intègre des groupes chaâbi et andalous dans son quartier de Bab-El-Oued. À 13 ans, il commence l'apprentissage du solfège au Conservatoire d'Alger, où il découvre l'amour pour la musique andalouse à travers la voix du sublime maître Dali. Il joue du *oud*, de la mandole et de la mandoline. Depuis son installation à Paris, Noureddine Aliane multiplie les prestations avec la plupart des interprètes de la çanaa et du hawzi tels que Saâd Eddine El Andaloussi, Beihdja Rahal, Nacereddine Chaouli et Nassima pour l'école d'Alger ; Brahim Hadj Kacem et Fouad Didi pour l'école de Tlemcen ; Tewfik Bestandji, Mohamed Bellil et l'ensemble Saba pour l'école de Constantine. Il se produit également aux côtés de chanteurs de chaâbi comme Mohamed El Yazid, Aek Chaou ou Abderrahmane El Kobbi ainsi que le maître du genre, le regretté El Hachemi Guerouabi. Dans le style kabyle, il a fait partie de l'orchestre de Akli D. Dans un autre registre, il a souvent accompagné les chanteuses

Radia et Mona. Il fait aussi partie d'un grand ensemble de musique andalouse, El Mawsili, et de l'Ensemble Amedyez, créé par le violoniste Rachid Brahim-Djelloul avec lequel il accompagne depuis 2008 la chanteuse Amel Brahim-Djelloul. Son talent ainsi que l'universalité de sa musique lui ont permis d'être sollicité par beaucoup de salles de spectacles et de festivals en France et en Europe (Espagne, Belgique, Hollande, Allemagne, Portugal, Suisse, Italie, etc.). Il s'est produit fréquemment dans des lieux prestigieux tels que le Théâtre des Champs-Élysées, le Théâtre du Châtelet et la Cité de la musique avec Amel Brahim-Djelloul, le Théâtre du Ranelagh, l'Institut du Monde Arabe, l'Unesco avec le baryton Jorge Chaminé ou encore la salle mythique de l'Olympia (en accompagnant Enrico Macias). Très récemment, en mars 2012, il a participé avec l'Ensemble Amedyez à un grand concert donné par l'Orchestre Philharmonique Algérie-France dirigé par Amine Kouider à la prestigieuse Salle Gaveau.

Éric Bellocq

C'est en terminant ses études de guitare en 1983 avec Alexandre Lagoya au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris où il enseigne actuellement, qu'Éric Bellocq s'initie à la basse continue et commence à travailler dans l'ensemble baroque Les Arts Florissants de William Christie, qu'il quittera en 1990. À partir de 1991, il joue principalement du luth

Renaissance avec l'Ensemble Clément Janequin de Dominique Visse. Depuis 2000, c'est le spectacle *Le Chant des balles*, en duo avec le jongleur Vincent de Lavenère, qui lui a permis de renouer avec la création personnelle, tout en restant fidèle aux musiques anciennes. En dehors de sa participation à de très nombreux disques d'orchestres et d'ensembles, quelques enregistrements en duo et solo sont parus chez Naxos, Kings Records (Japon) et Frame (Italie). En 2009, ses recherches sur l'œuvre pour luth de J.-S. Bach prennent une forme concrète grâce à l'utilisation d'un nouvel accordage de l'instrument. D'importants festivals européens comme AMUZ (Anvers) et le Festival de Saintes lui ont permis de faire entendre les *Suites BWV 996, 997 et 998*, rarement jouées sur scène.

Massimo Moscardo

Guitariste classique de formation, Massimo Moscardo montre un intérêt pour le répertoire Renaissance et baroque qui le pousse vite à choisir son chemin, à s'intégrer et à se produire avec différents ensembles de musique ancienne dans les plus prestigieux festivals de musique en France et à l'étranger (Italie, Pays-Bas, Grande-Bretagne, États-Unis, Suisse, Grèce, Slovaquie, Chine, Philippines...). On retiendra notamment ses prestations au sein de divers ensembles dont Le Poème Harmonique, Les Arts Florissants, Le Concert Spirituel, l'Ensemble Clément Janequin, Le Parlement de Musique, Suonare e Cantare, Akademia, l'Ensemble Jacques Moderne...

Il a participé à une cinquantaine d'enregistrements discographiques (chez Harmonia Mundi, Naxos, Zig-Zag, Fnac, Accord, Alpha, Arion...) et de musique de films (*Cyrano de Bergerac*, *L'Allée du roi*, *Les Caprices d'un fleuve*).

Dahmane Khalfa

Né à Alger, Dahmane Khalfa est bercé par la musique au sein d'une famille de mélomanes et d'artistes. À l'instar de ses quatre frères, il joue de la derbouka et différentes percussions. La fratrie Khalfa est vite devenue une référence avec son style propre et est à l'origine d'innovations rythmiques majeures en Algérie et au Maghreb. Dahmane Khalfa commence sa carrière au sein de l'Orchestre National de la Radio-Télévision Algérienne et côtoie très tôt les grands noms du chaâbi tels que Guerouabi et Chaou. Depuis, on a pu l'entendre aux côtés de grands artistes algériens et internationaux tels que Khaled, Souad Massi, Djamel Allam, Idir, Takfarinas, Safy Boutella, Lounès Matoub, Djurdjura, Sahraoui, Baâziz, Mugar, Steve Coleman ou Renaud Garcia-Fons en France et en Europe. Il fait partie de l'Ensemble Amedyez, créé par le violoniste Rachid Brahim-Djelloul. Avec la chanteuse lyrique Amel Brahim-Djelloul, cet ensemble crée le spectacle « Amel Brahim-Djelloul chante la Méditerranée » en résidence à Espalion, avant un concert au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris en novembre 2007. Dahmane Khalfa a également joué à l'Opéra de Marseille et à la Basilique Saint-Denis

dans *Mozart l'Égyptien*, un spectacle qui a connu un grand succès international. Au cinéma, il a participé à la musique de plusieurs films : *Salut cousin*, *Le Gone du Chaâba*, *Mélodie d'espoir* et *La Mentale*. Dahmane Khalfa enseigne la derbouka au CAP d'Aulnay-sous-Bois et à Paris et dispense régulièrement des stages en Europe aux côtés d'autres grands percussionnistes. Il a également réalisé une méthode de derbouka avec un CD présentant de manière simple des rythmes du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) et d'Orient (Égypte, Syrie, Liban, pays du Golfe).